

Il était une fois Bruxelles



Introduction

Jusqu'au début du siècle, le territoire bruxellois se limita à la superficie du Pentagone. Des territoires voisins furent ensuite annexés parmi lesquels les communes de Laeken, Neder-over-Heembeek et Haren. Nous nous concentrerons sur le Pentagone, Neder-over-Heembeek, Haren et Laeken ayant déjà été traités dans notre guide consacré au Nord-Ouest.

Le cœur historique de Bruxelles doit sa forme à la seconde ligne de remparts construits au XIV^{ème} siècle et détruits 400 ans plus tard afin de permettre la construction des boulevards de la petite ceinture. Depuis, plusieurs quartiers et lieux-dits se sont ajoutés : le Béguinage, le Parc Royal et son quartier, le Mont des Arts, le Sablon et le Petit Château...

Né dans la vallée de la Senne parsemée d'îles et au sol sablonneux, le berceau de la capitale a vu le jour dans la plus grande de ses îles, Saint-Géry, où la navigation fluviale trouvait son aboutissement. Il faut remonter à 979 pour y trouver l'érection d'un castrum par Charles de France, duc de Basse-Lotharingie. A sa suite, la noblesse y fit construire des demeures de prestige en pierre. Il reste de témoignages de ces demeures dans le nom de lieux-dits comme le Plattensteen ou le Cantersteen (steen = pierre).

Dans les années qui suivirent, le comte de Louvain établira sa résidence sur les hauteurs du Coudenberg dont les vestiges ont été mis à jour vers 1990. Ils sont accessibles au public au n°10 de la place Royale. Cette résidence ne fera que s'agrandir au fil des règnes des ducs de Brabant. En 1452, Philippe le Bon (dit «le chauve» suite à une grave maladie) commandera d'importants travaux.

Cette résidence était suffisamment grande pour pouvoir accueillir les représentants des familles puissantes du royaume (Croy, Lannoy, Ligne, Nassau, Chièvre et Chimay) ainsi qu'un personnel composé d'une centaine de personnes. Elle comprenait également un théâtre et une chapelle. La Chambre des comptes y avait aussi son siège avant de s'établir dans un superbe palais au n°2 rue de la Régence.

Les enceintes

Une enceinte de plus de quatre mille mètres comprenant quarante tours de défense (sept mètres de hauteur et d'une épaisseur d'environ un mètre) et sept portes englobant le palais comtal, les «steenen», le castrum et un oratoire dédié à Saint-Michel.

Devant l'église Saint Nicolas se trouvait une tour faisant probablement partie du système de défense du castrum de l'île Saint-Géry. Elle servait de beffroi en abritant les cloches de la ville qui donnaient l'alarme ou rythmaient le travail des ouvriers. C'est aussi là que le sceau de la ville était conservé et que le Magistrat de la ville tenait ses réunions. Après plusieurs reconstructions, la tour disparut définitivement suite au bombardement de 1695.

C'est à l'occasion de la guerre de la ligue d'Augsbourg que Louis XIV fit marcher les septante mille hommes du maréchal de Villeroi sur Bruxelles. Le quartier général des troupes fut établi au couvent des Minimes. Cependant, c'est de la ferme de Ransfort, à Molenbeek-Saint-Jean, que partirent près de 3000 bombes et 1200 boulets en direction de Bruxelles où 16 églises et couvents, 3 820 maisons et 460 édifices furent atteints.

Ce massacre ne servira à rien puisque les troupes françaises quitteront la ville à toute vitesse après la chute de la citadelle de Namur. Il ne fallut que trois ans pour tout reconstruire. Néanmoins, des trésors inestimables avaient disparus dans les flammes. Napoléon qualifiera ce bombardement d'aussi barbare qu'inutile.

Aujourd'hui, il reste quatre tours : la Tour noire (à deux pas de la place Sainte Catherine), la Tour Aneessens (bld de l'Empereur), la Tour de Villers (rue de Villers) et la Tour Pléban (jardins du doyen de Saint-Michel).

Devant l'extension de la ville, une seconde enceinte, deux fois plus longue que la première, fut érigée de 1356 à 1379. Elle forme le Pentagone dont il ne reste que la Porte de Hal. Entre 1868 et 1870, la

Il était une fois Bruxelles



porte sera transformée en donjon par l'architecte Henri Beyart. Des terres cultivables furent incluses entre les deux enceintes (en prévision d'un siège éventuel) ainsi que des établissements religieux. Au XIV^{ème} siècle, la ville comportait six églises St-Michel, Notre-Dame de la Chapelle, Notre-Dame du Sablon, Saint-Nicolas, Saint-Géry et Saint-Jean du Marais, deux moulins et cinq établissements hospitaliers.

Le siècle suivant a vu s'ajouter les monuments civils et religieux ainsi que l'Hôtel de Ville, construit à l'initiative des Bourgeois. C'est aussi le siècle durant lequel les ducs de Brabant délaisseront Louvain pour Bruxelles. A cette époque, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, résidera régulièrement au Coudenberg. Une seconde résidence princière fut établie à la fin du XV^{ème} siècle. Il s'agit de l'hôtel de Nassau dont il ne reste que la chapelle Saint-Georges, aujourd'hui partie de la Bibliothèque Royale Albert I^{er} aussi appelée l'Albertine.

Cette chapelle fut érigée en 1346 par Guillaume de Duvencoorde en annexe de son hôtel. Albert Dürer devait y passer quelques années plus tard et y remarquer un tableau d'Hugo Van der Goes. Après avoir appartenu aux autorités espagnoles, la propriété revint au fils de Guillaume le Taciturne, Philippe-Guillaume, avant d'être transmise au XVII^{ème} siècle à Guillaume III d'Orange, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Un siècle plus tard, le «palais d'Angleterre » fut englobé dans le nouveau palais construit par Charles de Lorraine, en haut de la montagne de la cour.

En 1531, Marie de Hongrie fit de Bruxelles sa capitale. Un nouveau quartier se développa autour de l'église du Sablon, deveni, au XVI^{ème} et XVII^{ème} siècle, le lieu de fréquentation privilégié de la noblesse. La construction du canal de Willebroeck reliant la capitale et Anvers, de nouveaux quartiers se développèrent entre les rues de Flandre et de Laeken.

Parmi les quartiers chauds de l'époque, figurait celui de Boevendael, situé près du Galvenberg (Mont des potences) où l'on trouve aujourd'hui le Palais de justice. Dès 1233, les potences se déplacèrent au Flotsenberg (Altitude 100), à Forest. Au XVI^{ème} siècle, les autorités instaurèrent un système de barrière afin d'empêcher (de 6 h du matin à 6 h du soir) les filles de joie de rejoindre les beaux quartiers. En 1628, l'archiduchesse Isabelle fit renforcer le dispositif en entourant le quartier d'un mur de «protection». Ce n'est que quatorze ans après la mort de l'archiduchesse que le mur fut percé, les autorités se montrant plus tolérantes.

A la suite des bombardements de 1695, la ville fut reconstruite en style baroque.

Si beaucoup d'historiens reconnaissent en elle une ancienne voie romaine (un diverticulum), la rue Haute résume plusieurs occupations (et donc plusieurs styles), de la maison de Breughel (n°130), prototype de la maison bourgeoise du XVI^{ème} siècle, au modernisme du home Saint-Joseph. Typique d'un certain mode de vie , la demeure du «patron laïc des Marolles» a servi de passage vers l'ancienne rue de la Porte rouge, célèbre pour conduire aux maisons closes d'alors. Tout près, dans la rue Saint-Ghislain se trouve la dernière maison à encorbellement de la ville de Bruxelles. Elle a été restaurée par son propriétaire en 1986.

C'est dès le XIV^{ème} siècle que l'on entend parler des Sœurs Noires Augustines d'Afrique à Bruxelles où, après s'être installées au centre de la ville pour soigner les malades, elles reçoivent, en 1829, l'ancien couvent des Visitandines pour rejoindre, en 1878, un nouveau bâtiment entre les rues Blaes et du Miroir. En 1978, elles vont s'établir dans un nouveau couvent situé rue Saint Ghislain. Dans la même rue, Victor Horta est l'auteur du Jardin d'enfants situé au n°40.

L'occupation étrangère

Avec l'arrivée des Habsbourg en 1713, Bruxelles vit naître plusieurs ensembles architecturaux. On aménagea un parc Royal à l'emplacement de la Warande, le parc du palais de Coudenberg fut incendié en 1731. Des travaux ne seront entamés que quarante ans plus tard, entraînant à leur suite la construction de la place royale, de la rue Ducale et de la rue de la Loi, de la place Saint-Michel (actuelle place des Martyrs).

Il était une fois Bruxelles



L'occupation de la ville par les Hollandais eut pour conséquence la construction du Palais des Académies, un palais qui deviendra la résidence des Princes d'Orange. A sa suite, le théâtre de la Monnaie et le quartier de l'ancien Béguinage (situé autour de l'église Saint-Jean Baptiste) seront érigés.

Bruxelles troquera son style baroque contre le classicisme, avec pour caractéristique l'utilisation de l'enduit pour couvrir les briques.

Démantelés en 1810 sur ordre de Napoléon en 1810, les remparts furent remplacés par des barrières d'octroi (parmi lesquels on compte les pavillons des portes de Ninove et d'Anderlecht), pour laisser la place aux grands boulevards (actuelle petite ceinture). Bruxelles compte alors près de septante-cinq mille habitants. Le long de l'enceinte fortifiée se trouvait le "Pré aux laines" (Wollendries) qui servait pour le séchage des laines des tisserands. Il était dominé par une tour située près de l'église des Carmes. Erigée en 1400, elle abritait le Tir de la Gilde des Archers. Elle fut détruite en 1807.

En 1822, la rue Royale fut prolongée jusqu'à la Porte de Schaerbeek. Cinq ans plus tard, on perçait la rue de la Régence. Aujourd'hui, cette dernière rassemble le Ministère de la Justice, le Conservatoire de musique, la Cour des Comptes, les Musées Royaux des Beaux-arts, la Cour d'arbitrage, la Synagogue et l'église Notre-Dame du Sablon.

Indépendance et modernité

C'est à la suite du choix de Bruxelles comme capitale du Royaume de Belgique nouvellement constitué en 1830 que Bruxelles s'étendit de plus en plus vers la campagne. Parallèlement, la Senne, soit près de 47 km d'égouts à ciel ouvert, fut progressivement voûtée de 1867 à 1871. En cause : une épidémie de choléra qui décima plusieurs milliers d'habitants. Les travaux entraînaient l'expropriation de 1100 maisons, ateliers et moulins.

Plus tard, on lança un concours pour bâtir de nouvelles constructions sur les boulevards érigés sur l'emplacement voûté de la rivière (blds Anspach, Max, Lemonnier, Jacquain). On doit à cette opération les Halles centrales (1871-1874) et la Bourse du Commerce (1871-1873) de Léon Suys, le Palais du Midi (1874) de Wynand Janssens, l'Hôtel Métropole (1870) de Gédéon Bordiau et l'Hôtel Continental (1874) de Léon Carpentier. Les nombreuses pierres de France justifient la présence de Français sur les chantiers. On retiendra également que le bourgmestre Anspach s'inspira largement de l'architecte parisien Haussmann lors de la mise en chantier des boulevards du centre-ville.

Le XIXème siècle vit la construction de la Bourse, de la Banque nationale, des Halles et du quartier du Cinquantenaire souhaité par Léopold II aux fins de fêter les cinquante ans de la Belgique. Quant au Palais de justice (une superficie de 26 000 m²), il causa et provoqua un exode massif des Marolliens.

Le Palais de Justice

D'un volume de 665 000 m³, ce monstre (aux 576 locaux) situé au carrefour des communes d'Ixelles et de Saint-Gilles est l'œuvre de Poelaert. La salle des pas perdus est dominée par une coupole culminant à cent mètres. Cette œuvre monumentale remplace l'ancien palais de justice situé place de la justice (près de la rue de Ruysbroek) et construit sur l'ancien emplacement du Mont des Potences de Bruxelles.

La mezzanine du Palais de Justice abrita l'une des particularités artistiques du site : "La Justice entre la Clémence et le Droit". Une particularité que Verlaine ne se priva pas de la critiquer : "Extérieurement c'est un colosse, Intérieurement c'est un monstre". Freud en personne y vit la manifestation d'un délire proche de l'univers de Gustave Doré.

La jonction Nord-Midi

Dès 1835, la ligne Malines-Bruxelles est inaugurée à l'Allée Verte. L'année suivante, la Ville de Bruxelles souhaite établir une gare dans le Pentagone. Naquit de la sorte la gare des Bogards, à

Il était une fois Bruxelles

l'emplacement de l'ancien couvent des Bogards (entre la place Rouppe et l'avenue de Stalingrad). La multiplication des voyageurs et le développement de l'insalubrité de certains quartiers, nécessitèrent toutefois de tracer une jonction centrale reliant le Nord au Midi. Ce projet restera dans les caisses de nombreuses années en raison des frais onéreux occasionnés par le voûtement de la Senne.

La Grande Guerre ralentira la mise en route des travaux menés par Frédéric Bruneel. Ils ne commenceront qu'en 1925 pour s'achever en 1940. Il faudra attendre 1952 pour que la Gare centrale et la jonction soient inaugurées. Commencé par Victor Horta, achevé par Maxime Brunfaut, le bâtiment adopte le style international caractéristique de l'entre-deux-guerres. Ses reliefs sont dus à D. Ledel et Ch. Leplae.

Les anciennes Gares du Nord et du Midi seront démolies au profit de nouveaux bâtiments (respectivement 1841 et 1869). Les abords du tunnel, sous de nouveaux boulevards, accueilleront la Bibliothèque Royale, les Archives générales du Royaume, la Cité administrative et plusieurs musées. Notons que la jonction entraîna de nombreuses expropriations et défigura une grande partie de la capitale.

Elle réduisit à néant quelque 1200 maisons et rues pittoresques. On lui doit toutefois des logements sociaux dans les environs de la rue du Meiboom. Au début des années septante, la Cité administrative de l'Etat (une superficie de six hectares entre la rue Royale et le boulevard Pachéco) vit le jour. Un plan de réaménagement complet est aujourd'hui à l'étude.

Les Marolles

Situé entre les boulevards de Waterloo et du Midi, la jonction Nord-Midi, les rues Haute, des Minimes et Wynants, le quartier des Marolles comporte six parties : le Centre, la Marolle, la Samaritaine, les Brigittines, la Querelle et le quartier des Radis. Si la Marolle s'étend sur quatre hectares, les Marolles en comptent cinquante-deux.

Au Xème siècle; les Bruxellois s'établirent rue Haute afin d'échapper aux inondations de la Senne. Les premiers habitants furent des maraîchers, des tisserands, des tondeurs de moutons et des foulons. Ils se livreront à des luttes politiques pour acquérir davantage de pouvoirs des familles riches habitant derrière les murailles de la ville.

Le terme Marolle viendrait de "Maricolles", une contraction de "Mariam Colentes" (ceux qui honorent la Vierge Marie). Maricolles est le nom d'un groupe de religieuses implantée dans le quartier en 1660. Ces dernières s'occupaient de l'instruction des jeunes filles pauvres. Elles jouaient clairement un rôle d'assistantes sociales. Aujourd'hui, le C.P.A.S. est là pour subvenir aux besoins des plus démunis. La congrégation existe toujours à Malines. Dès 1587, les Capucins furent autorisés dans le quartier ... mais à condition d'être pompiers et gendarmes.

La Marolle représente l'un des plus vieux quartiers de Bruxelles. De nombreuses familles pauvres y vécurent au siècle dernier dans des impasses insalubres. Elles travaillaient dans des filatures, des blanchisseries ou des produits vendus au "Vieux-Marché" où plusieurs cafés contribuaient à l'ambiance pittoresque du quartier.

Fruit de la division des parcelles ayant jadis appartenus aux couvents du quartier sous l'Ancien Régime, les impasses abritaient parfois plusieurs centaines de personnes devant partager eau et toilettes. Parmi les impasses encore existantes, citons celle de la Groseille, rue du Faucon. D'autres impasses ont par contre disparu comme l'impasse Defuisseau, démolie dans les années soixante pour faire place au parking situé à côté de l'hôpital Saint-Pierre. Cette impasse-là, composée de petites maisons, était délimitée par une grille en fer forgé.

Le quartier a assisté à l'arrivée des Juifs polonais vers 1930. Viendront ensuite des Italiens, des Espagnols et des Portugais, avant l'installation des maghrébins dans les années soixante. Si les vrais Marolliens sont en voie de disparition tout comme la langue pittoresque qui les caractérise, il en subsiste encore quelques-uns, susceptibles de raconter les multiples anecdotes de l'endroit, de la disparition de la Maison du peuple de Victor Horta aux migrations qu'entraîna la construction du

Il était une fois Bruxelles



Palais de justice. D'aucuns se souviendront que durant la seconde guerre mondiale, la rue des Radis fut le haut lieu du marché noir en Belgique.

Les Marolles comptent aujourd'hui près de dix mille habitants. Qui, parmi eux, est encore à même d'évoquer la fontaine qui, en 1826, décorait la Porte de Hal ? Elle était ornée de la devise de Charles-Quint : Plus oultre.

La maison du peuple

Fondées et gérées par les Coopératives, les Maisons du peuple construites dans chaque ville importante de Belgique étaient à la fois des locaux où les organisations ouvrières tenaient leurs assemblées et installaient leurs services administratifs, mais aussi l'instrument et le symbole de la solidarité du prolétariat. Si de nombreux Marolliens étaient journaliers, d'autres travaillaient aussi dans l'industrie. C'est ainsi que vers 1770, une imprimerie d'indiennes fut fondée au bout de la rue Terre-Neuve par un certain M. Lepper. Vers 1791, l'entreprise sera reprise par M. Basse et comportera vers 1800 jusqu'à 400 ouvriers.

Au lendemain d'un succès électoral, le P.O.B. demanda à Victor Horta de concevoir un nouveau bâtiment qui sera inauguré en 1899, place de la Chapelle. Cet édifice comportait bureaux et salles de conférences, mais aussi une immense salle pour les grandes occasions et les spectacles théâtraux et musicaux. En 1964, victime de la spéculation immobilière des édiles qui en avaient décidé la construction, la Maison du peuple fut condamnée. Elle croupit aujourd'hui dans un terrain vague. De vagues projets visent à la remettre sur pied.

Les ordres religieux

Depuis de nombreuses années, les Marolliens luttent contre la misère. C'est ce qui explique l'implantation de plusieurs ordres religieux. En 1900, les Filles de la Charité abritaient cent quarante orphelins dans leur couvent. Elles ouvriront aussi une crèche et une école professionnelle. En 1873, elles posaient la première pierre d'un orphelinat qui existe toujours, mais sous une forme différente.

Avant les Filles de la Charité, la Confrérie de la Suprême Charité joua, dès le XVIIème, un rôle similaire à la seule différence mais de taille : ses membres étaient plus fortunés. Les Filles de la Charité sont arrivées dans la paroisse des Minimes en 1845. Elles se fixeront rue Christine, avant de rejoindre le n° 150 de la rue Haute.

Au XVIIIe siècle, la Place du Jeu de balles contenait encore une prairie où un moulin actionnait une scierie. De 1837 à 1844, on y releva encore une usine de fabrication de locomotives. Les locaux accueillirent ensuite l'atelier du peintre Wiertz, puis les brocanteurs. Au début du XIXe siècle, les Capucins construisirent un couvent, une église, une crèche et une école de filles. Une rue rend hommage à leurs bienfaits.

En 1853, la place du Jeu de balles vit s'élever la caserne des pompiers conçue par Poelaert. Dès 1970, la dite caserne s'avéra cependant trop petite. En 1986, elle fut transformée en immeuble à appartements. On trouve là aussi les 900 m2 des anciens dépôts de la gueuze La Mort Subite.

Le quartier des écrivains

L'écrivain anversois Georges Eekhoud (1867-1924) y situera l'action de son roman «Les Voyous de velours». Il en fera apprécier la richesse à Michel de Ghelderode. Ensemble, ils descendront souvent dans les bas-fonds de la ville pour s'adonner à des beuveries. Anarchiste et homosexuel, Eekhoud ne sera pas en manque d'inspirations lorsqu'il décrira le petit peuple dans plusieurs de ses ouvrages. Tous deux se rendront également dans le temple des joueurs d'échecs, la Taverne Greenwich, située rue des Chartreux 7. Une taverne sera également fréquentée par René Magritte et Paul Nougé, passionnés du jeu.

Il était une fois Bruxelles



A un jet de pierre de la rue Haute, la rue des Minimes (n°45) a longtemps accueilli l'écrivain carolo Jules Destrée. Paul Valéry, qui s'enticha de Bruxelles par le biais d'Emilie Noulet (essayiste de Mallarmé, Rimbaud et Valéry) rendra hommage à ce dernier lors de sa disparition. Le 37 la rue des Minimes n'est autre que la maison natale d'Edmond Picard, tandis que le n° 21 accueillit le poète Norge.

A quelques pas de là (rue de Rollebeek 7), le cabaret «L'Estrille du Vieux Bruxelles», ancien haut lieu littéraire, accueillit notamment Norge et Odilon-Jean Périer. «La Tribune Poétique» y a souvent tenu ses réunions en compagnie d'Eluard, de Carême, d'Audiberti et de Supervielle.

L'hôpital Saint-Pierre

Une épidémie de choléra sévira de 1667 à 1669. Elle décima près de quarante mille Marolliens. Il faudra attendre 1783 pour que l'hôpital Saint-Pierre y soit construit en lieu et place de la léproserie datant de 1174. L'hôpital devint la propriété de l'Etat trois ans plus tard. A la demande de Joseph II, il fut complété par un hospice, une maternité, un service pour aliénés et un service pour des consultations. L'occupant français allait lui ajouter un quartier pour syphilitiques et prisonniers malades. En 1920, on décida de la construction d'un nouvel hôpital Saint Pierre dont la capacité serait de 418 lits.

En 1823, on y créa une école de médecine disposant d'une entrée monumentale (boulevard de Waterloo). Cette école fusionna avec la Faculté de médecine de l'Université Libre de Bruxelles.

L'institut Bordet

A proximité, rue Evers, se trouve l'Institut Bordet, créé en 1939 par les architectes Jazinski et Brunfaut. Il servit successivement d'hôpital à l'armée allemande puis britannique, avant de s'occuper de la lutte contre le cancer. Il fut considéré comme un exemple de l'architecture Bauhaus (l'abstraction de l'épure au service du peuple). Au bout de la rue se trouve une chapelle de style Art Deco, la chapelle de l'hôpital Saint-Pierre.

La cité Hellemans

Afin de remédier à l'insalubrité des impasses des Marolles, la cité sociale Hellemans sera mise en chantier de 1912 à 1915. En 1905, l'architecte Emile Hellemans imagine déjà un ensemble de six blocs parallèles d'inspiration phalanstérienne. Leur conception était révolutionnaire pour l'époque, les passages entre les immeubles étant extrêmement larges par rapport aux impasses sordides qu'ils remplaçaient.

Ces blocs composés de briques de différentes couleurs sont reliés entre eux par un passage et se caractérisent par des tours-escaliers en saillie. Il est bon de préciser que les appartements ne furent conçus que pour vingt cinq ans, selon le principe des Congrès Internationaux d'Architecture Moderne. Ce qui en dit long sur leur état...

Le Vieux Marché

Place du Jeu de balles, entre les rues Blaes et Haute, le Vieux-Marché demeure l'un des témoins privilégiés d'une tradition. Transféré de la place Aneessens en 1873 suite à l'aménagement du quartier, il offre aujourd'hui un marché quotidien qui vaut assurément le déplacement. Le week-end s'y tient une brocante qui, à elle seule, vaut le détour.

Il était une fois Bruxelles



Le folklore

En 1902, les Marolliens manifestèrent pour le suffrage universel. Reflet de cette histoire, le folklore est très présent, que l'on songe à plusieurs personnages dont Pietje Schramouille, le charbonnier, Zotte Louitje, le fou, et le Baron incarnant le snob. En 1997, les Marolles s'enrichirent de sept géants : Georges, Woltje, les jumelles Marion et Isabelle, Rolle et Kwiebe-Kwiebus.

Le Béguinage

Emanation d'une église gothique du XIII^{ème} siècle, le béguinage de Bruxelles subira de nombreux troubles consécutifs à des occupations successives. C'est à la suite d'une série de pillages que l'on envisagea, dès 1585, la construction d'une nouvelle église dès 1585. Ce n'est qu'en 1657 qu'un béguinage composé de petites maisons fut élaboré dans un style en vogue à l'époque, le Baroque. Ce type d'institution religieuse offrait un refuge privilégié aux veuves et aux jeunes filles célibataires qui, à défaut de vivre l'appel divin, pouvaient se consacrer aux soins des malades dans le cadre d'un hôpital.

La Révolution de 1789 mit à mal leurs projets. En 1801, un Concordat permit la réouverture du béguinage. Désormais dépourvu désormais de son église Saint Jean Baptiste (cédée à la paroisse du Finistère) et des soins au malades dévolus à l'Hospice Pachéco nouvellement construit en néo-classique (1824-1826) par l'architecte H.L.F. Partoes, le béguinage perdit ses prérogatives et fut progressivement absorbé par le reste du quartier.

Il se présente sous la forme d'un double quadrilatère aéré par deux jardins encadrés de galeries à arcades en pierre. A sa suite, plusieurs nouvelles rues furent mises en chantier (Cyprès, Peuplier, Rouleau), changeant, en l'espace de quelques années, la physionomie de l'endroit. Le quartier du Grand Hospice était né.

La Rue de la Loi

Barnabé Guimard est le principal concepteur et de la rue de la Loi et de la rue Royale et de la rue Ducale. Il adopta la sobriété du style Louis XVI. On lui doit également l'hôtel du Prince de Galles (au coin des rues Royale et de la Loi), souhaité par la famille de l'Escaille. Quelques années plus tôt, se réunissaient là les membres du club politique "Comité des Belges et des Liégeois réunis".

La demeure sera acquise en 1838 par l'Etat, lequel en fera le siège du Ministère de la Défense. L'on trouve à proximité l'hôtel Torrington, jadis habité par le lord du même nom. Construit par l'architecte Dewez, il a abrité le Ministère des Finances et de l'Intérieur.

A la rue de la Loi se situe aussi le Résidence Palace, construit entre 1922 et 1928 par Michel Polak. Imaginé dans le style Art Deco, il visait des locataires fortunés. C'est ainsi que plus de deux cent limousines avec chauffeurs étaient mises à leur disposition. L'immeuble possédait nombre de services (boutique, salon de coiffure, restaurants, piscine, théâtre...). Certains appartements comptaient une dizaine de chambres. Après plusieurs années de déclin, il a été reconverti en immeuble de bureaux. Des projets tendent à le retransformer en immeuble de luxe pour les fonctionnaires européens.

Enfin, au croisement de la rue Ducale et de la rue de la Loi, l'abbaye Sainte-Gertrude de Nivelles fit bâtir un immeuble dû à l'architecte Montoyer. Il fut acquis par le prince de Ligne avant d'être occupé par le Ministère des Affaires étrangères. Ancienne rue du Brabant (1779-1797), la rue de la Loi abrite le Parlement.

Le Parlement

Un premier palais de la nation fut construit de 1779 à 1783 par B. Guimard et Sandrié. Il était censé héberger la Chancellerie et le Conseil Souverain de Brabant (d'où le nom de rue du Brabant), puis les tribunaux de l'Ancien Régime. Suite à un incendie survenu en 1820, l'architecte Van der Straeten

Il était une fois Bruxelles

érigea un nouveau parlement. Dix ans plus tard, il devint le lieu de réunions des députés et des sénateurs. Le fronton dominant l'entrée est signé Godecharle. Il comporte les allégories de la Religion, de la Constance et de la Justice.

Le Prince Guillaume d'Orange y logea en 1816 en attendant la construction de son Palais. C'est là que naquit un an plus tard Guillaume III, l'arrière-grand-père de la reine Béatrice des Pays-Bas. Un nouvel incendie détruisit la Chambre en 1853. L'architecte H. Beyaert mit trois ans pour la reconstruire. Plus luxueux que la Chambre, le Sénat a été édifié par T.F. Suys, de 1846 à 1849. Il a été agrandi en 1903 par Gédéon Bordiau. On doit les peintures à Louis Gallait et Jacques de Lalaing.

L'immeuble à droite du parlement, et datant de 1779, est dû à l'architecte Baudour. Occupé d'abord par la Chambre des Comptes du Brabant, il servit ensuite de siège à la Cour d'Appel. Au numéro 12, l'hôtel du Ministère des Finances appartenait jadis au banquier Edouard de Walkiers. Il abrita l'ambassade de Hollande après 1830, avant d'accueillir le Ministère des Finances.

Le Palais Provincial

La jonction entre les bâtiments de la rue du Chêne et ceux de la rue du Lombard date de 1922. Elle permet de loger les bureaux du Conseil provincial. Notons; entre parenthèses, que la grande salle du Conseil provincial s'ornait d'une tapisserie monumentale de Somville et Dubrunfaut : «Le triomphe du Brabant». La rue du Chêne sert aussi d'adresse à la résidence du gouverneur. Cette résidence offre un des rares exemples d'hôtel particulier du XVIIIème siècle à Bruxelles. Il trouve son origine vers 1696 lorsque Charles Vanden Berghe de Limminghe, futur bourgmestre de la ville, le fit construire.

C'est en 1823 que le gouverneur Guillaume Ier des Pays-Bas acquit les bâtiments de la comtesse Roose de Baisy afin qu'ils servent de résidence au gouverneur du Brabant, le vicomte Dubus de Gisignies. Le bâtiment sera modifié en 1884 et 1929. Quant à la galerie des glaces faisant la liaison entre le palais du gouverneur et la rue du Lombard, elle n'a été réalisée qu'en 1903 à l'occasion du prolongement de la rue du Lombard. On y accède par un vaste escalier de marbre débouchant sur la salle qui, jadis, faisait office de salle de bal. Entre les meubles Charles X et Louis XIV et les tableaux contemporains, la demeure mélange harmonieusement les époques. Elle possède aussi un salon des Dames et des Ambassadeurs.

Au fil des ans, le bâtiment s'est enrichi de nombreuses œuvres d'art. Nombre de celles-ci représentent nos souverains ainsi que des aspects de la vie bruxelloise. Armand Massonet a, par exemple, fixé la Foire du Midi sur la toile tandis que Jean-Jacques Gailliard s'est lui attaché à mettre sur le parvis une boutique des Marolles.

Parmi les autres œuvres, citons celles des sculpteurs Geefs, Cliquet et Courtens ainsi que les tableaux des peintres De Kat, Delaunoy, van Wel, Wery, Mathys, Oleffe, Laermans, Mommaerts, Volkaert, Roidot et Decorde. Le palais provincial a subi d'importants travaux en 1999 : il accueille désormais les membres du parlement bruxellois. Un hémicycle et une verrière ont été ajoutés.

Le Palais d'Egmont

Situé rue aux Laines, l'ancien palais construit par les ducs d'Arenberg au XVIIIème siècle (d'après les plans de Jean-Nicholas Servandoni) a été érigé sur l'ancien Hôtel des comtes d'Egmont, un hôtel dont il ne reste que l'aile Renaissance de la cour intérieure. Des agrandissements orchestrés par l'architecte Suys furent programmés en 1830. L'aile droite, détruite par un incendie en 1892, fut reconstruite par l'architecte Flanneau en 1905-1906. L'Etat en est devenu le propriétaire en 1964, demandant sa restauration à Hugo Van Kuyk en 1971. Le Palais d'Egmont s'est fait une spécialité des réceptions officielles.

Il était une fois Bruxelles

La maison Schott

Le 27 de la rue du Chêne n'est autre que l'ancienne auberge Saint-Jean-Baptiste. Elle a aujourd'hui le nom de l'artiste-peintre Ph.-Ch. Schott qui l'a acquise en 1942. Si son origine remonte au bombardement de 1695, la demeure accueille aussi sa collection d'objets, de meubles et de tableaux. Classée en 1958, elle fut léguée à la ville de Bruxelles à la mort de son propriétaire, en 1964. Rendue un temps accessible au public, elle ferma définitivement ses portes, faute de moyens. Rénovée à grands frais par son nouveau propriétaire, la Fondation Roi Baudouin, elle a été transformée en lieu d'habitations, de réunion et d'expositions.

Les trois prisons

Au Moyen-Age, on recensait trois prisons à Bruxelles. Au XVI^{ème} siècle, le Treurenberg (Mont des pleurs) servait de prison d'Etat et fut baptisé "château des pleurs". L'utilisation du Steenpoort (Porte en pierre) remonte elle à la nuit des temps. Cependant, devant sa dégradation et la multiplication des évasions, elle fut détruite en 1760. Sa fonction fut dévolue à la Porte de Hal (Halpoort). La troisième prison se dénommait le "Vrunte" ou "Amigo" pour les Espagnols (ainsi baptisée par erreur en raison de la signification de "vriendt" ou "ami" en flamand). Sans implantation fixe jusqu'en 1521, elle ne trouva refuge que dans une maison située en face de la halle aux draps.

Le Palais des Vins

Les numéros 58-62 de la rue des Tanneurs abritent le Palais des vins. Celui-ci date de 1909 : c'est un bel exemple de construction industrielle Art Nouveau. L'architecte F. Symons a conçu une façade de travées surmontées d'un arc. Chaque tympan est orné d'un blason en sgraffite aux armes des grands centres vinicoles (Mayence, Saumur, Porto etc.). L'entrée s'enrichit d'un fronton.

Un agrandissement conçu selon les plans de l'architecte Hamesse a pris corps en 1919. Malgré son classement partiel, il ne sert aujourd'hui que d'entrepôt. Son propriétaire actuel (la Ville de Bruxelles, depuis 1996) envisage de reconvertir ce site de 18 000 m² en centre industriel (centre d'entreprises, logements, etc.) grâce, notamment, au fonds européens du programme "Objectif 2". Le projet de réaffectation a été confié aux bureaux "Christophe Gillis-Arch" et "Ozon architecture SCRL".

Les maisons " Old England "

Composés d'une structure en métal et en verre, ils comportent un bow-window sur deux étages au sommet duquel se situait jadis un tea-room. Abandonné durant plusieurs années, ce bâtiment, conçu en 1899, selon les plans de l'architecte Paul Saintenoy, abrite le Musée instrumental (MIM) qui possède une collection exceptionnelle d'instruments de musique. A sa gauche, on découvre la rue Villa Hermosa. Elle représente l'une des dernières impasses de la capitale. Au siècle dernier, y prospérait la brasserie "The Prince of Wales".

Les archives de Bruxelles

Elles s'entassent au 59 de la rue des Tanneurs. Le bâtiment des années 1740-1742 servit de refuge à l'abbaye de Gembloux. En 1806, elle fut acquise par un certain M. Devis qui y aménagera une tannerie. Au début du siècle, l'édifice passa entre les mains des établissements Waucquez, puis de la ville de Bruxelles. C'est aussi l'adresse du Centre International Marguerite Yourcenar.

Il était une fois Bruxelles



Le métro

Bruxelles regroupe la plus grande concentration de stations de métro. Bien qu'envisagés dès 1963, les travaux ne commencèrent pourtant qu'en 1965 avec la première ligne reliant le rond-point Schumann à place Sainte-Catherine, puis la gare du Nord à la gare du Midi.

Les hôtels particuliers

Détruit à l'occasion de la construction des abords de la gare centrale après trois cent ans d'existence (1650), l'Hôtel d'Ursel fut remplacé en 1966 par la tour Westbury, haute de vingt-trois étages ! A quelques pas de là, fut érigé l'Hôtel de Schoenfeld, de style Louis XV. Construit en 1770, l'Hôtel de Schoenfeld a pour principal originalité d'avoir abrité le deuxième Consul de Napoléon, Cambacères.

Avant de rejoindre ses locaux de l'avenue Franklin Roosevelt, l'Université Libre de Bruxelles avait pris ses quartiers dans l'ancien Palais Granvelle, de style Renaissance. Le Palais Granvelle fut démoli en 1938 pour permettre la construction de la Galerie Ravenstein !

L'hôtel Ravenstein

Aujourd'hui, seul le corps principal de l'hôtel Ravenstein (rue Ravenstein) demeure. Il n'empêche ! L'hôtel Ravenstein même grevé de ses dépendances d'antan, reste bien le seul vestige d'architecture seigneuriale privée à Bruxelles. Il remonte au XVème siècle. L'endroit s'appelait alors le quartier des Juifs, ces derniers souhaitant se mettre sous la protection du palais ducal. L'hôtel fut édifié par la famille de Clèves-Ravenstein. Composé de briques et de grès lédien, il comporte deux ailes et s'articule autour d'une cour intérieure. Restauré en 1893 par Saintenoy, il devint, trois ans plus tard, le siège de sociétés scientifiques, artistiques et littéraires. Propriété de la Ville de Bruxelles, il subit une seconde restauration en 1934 par François Malfait. Son classement intervint trois années plus tard.

Notre-Dame de la Chapelle

A l'origine de l'église de la Chapelle, on retiendra la volonté de sacrifier l'entrée de la ville. L'édifice remonte à 1134. Une chapelle fut ainsi élevée par Godefroid Ier le Barbu en cadeau pour les moines de l'abbaye du Saint Sépulcre de Cambrai. L'augmentation de pèlerins incita à en faire une église paroissiale en 1210. Hors des murailles de la ville, elle garda longtemps son caractère populaire parce qu'entourée de champs et de marais.

Les terres gagnées sur la Senne virent logiquement s'établir des filatures, des blanchisseries et des lavoirs. En 1250, le duc Henri III offrit des morceaux de la "Vraie Croix" qui engendra le culte de la Sainte-Trinité. Il donna lieu à la kermesse paroissiale, "Schollekermis", ainsi qu'à un pèlerinage qui subsista jusqu'au XXe siècle. Il était réputé pour soigner les maladies des yeux.

Parmi les sculptures qui la décorent, épinglons les statues de la Sainte-Trinité (XVème siècle), Notre-Dame de la Chapelle (fin XVème - début XVIème siècle), Notre-Dame de Soledad (milieu XVIème siècle) dues à Gaspar Becerra et Marguerite d'Antioche (XVIème siècle). Le tabernacle de la Sainte-Croix fut offert en 1647 par Charles d'Hovyne.

Naguère, trois tableaux de Rubens y étaient accrochés. En 1765, le "Christ remettant les clés à Saint Pierre" fut vendu à un marchand hollandais, la fabrique d'église étant sur la paille. Depuis 1936, cette œuvre réside dans un musée berlinois. Il ne reste aujourd'hui que 4 des 7 retables peints par Henri De Clerck. Jan Van Eycken a repeint les murs entre 1850 et 1852. Enfin, une statue de la Sainte Trinité de Constantin Meunier a été exécutée en 1892.

L'édifice a subi quelques transformations, en nombre desquelles la suppression de la tour de la croisée du transept en 1695 et la modification du revêtement de la tour Ouest par l'architecte Pastorana au XVIIème siècle. Le petit édifice accolé au transept sud est la partie la plus ancienne de

Il était une fois Bruxelles

l'église. La fenêtre, en partie cachée par la sacristie, est purement romane. Après 1210, date de l'érection de la paroisse, on agrandit le bâtiment dans le style romano-ogival. La partie ogivale (nef et collatéraux) date du XV^{ème} siècle.

Au XVII^{ème} siècle, l'influence croissante des Jésuites contribua à l'acquisition des portraits du fondateur de l'Orde, saint Ignace de Loyola et du missionnaire Francisco de Jaso. Paul Claudel y priait souvent lorsqu'il était ambassadeur de France à Bruxelles. Il la comparait à une paysanne endimanchée. Plusieurs autres artistes contribuèrent à son embellissement parmi lesquels le peintre Jean-Jacques Gaillard et les dessinateurs Darcy et Naeyart.

Baudelaire lui consacra même un conte : "Costume de béguine. Grand deuil, grands voiles, noir et blanc, robe détamine noire". Rodin s'y attardera également.

Les autres édifices religieux

Construite rue de la Montagne, incluse dans la chaussée qui au Moyen Age reliait l'Ouest à l'Est de Bruxelles, la chapelle Sainte-Anne s'est vu offert le groupe de sainte-Anne et de la Vierge par Jérôme Duquesnoy, moyennant l'érection de la chapelle à l'endroit précis où elle se trône actuellement. Cependant, elle fut en partie reconstruite - seule la façade est d'origine - après les bombardements de la capitale par les troupes de Louis XIV. Une seconde modification fut apportée lors de la construction de la jonction Nord-Midi. En effet, seule la façade fut démontée à la suite de l'amputation de la rue ... et remontée près de la Chapelle de la Madeleine !

En 1988, des travaux entamés à côté de la Bourse ont mis au jour les vestiges du Couvent des frères mineurs, érigé en 1238. Dans le chœur de l'église, on a retrouvé le caveau de Jean I^{er}, duc de Brabant, décédé en 1294. Depuis, un musée a ouvert ses portes sur le site même.

Construite de 1663 à 1667 par Léon Van Heil, l'église de l'ancien couvent des Brigittines comporte une seule nef, de briques et de pierres blanches, dans le style baroque brabançon. Aux réformes antireligieuses de Joseph II, les Brigittines servirent d'entrepôt et de boucherie. Restaurée (de 1964 à 1975) par les architectes Rombaux et Lessine, elle accueille aujourd'hui des compagnies de danse et de théâtre. L'Ordre des Brigittines fut fondé par sainte Brigitte de Suède.

Le style baroque caractérise plusieurs édifices religieux. C'est le cas de l'église des Augustins qui, à l'origine, se trouvait en lieu et place de ce qui, en 1642, allait devenir la place de Brouckère. Conçue par Jacques Francart, elle a été démontée et transférée rue du Bailli, à Ixelles.

Erigée par Luc Faid'herbe en 1671, l'église Notre-Dame des Riches-Clares, appartenant à l'ordre de religieuses du même nom jusqu'en 1796, comporte une coupole hémisphérique. Un incendie l'a en partie endommagée en 1989, détruisant des confessionnaux ainsi que des statues de la Vierge. Des travaux ont en partie effacé la trace de ces dégâts.

Dernier édifice de style baroque, Notre-Dame du Finistère passe relativement inaperçue parmi les magasins de la rue Neuve. Cependant, nombreux sont ceux qui s'y arrêtent entre deux rendez-vous. Elle a été la cible d'une restauration d'envergure dans les années nonante. Elle a pour caractéristique de posséder trois nefs. Le poète Germain Nouveau (1851-1920) vint y prier en 1892 ... avant de tomber dans le mysticisme.

Comme tant d'églises, celle de Saint-Nicolas était au départ une chapelle élevée par des marchands à leur saint patron, Nicolas, évêque de Myre. Son culte se répandit au Moyen Age lors du transfert de ses reliques à Bari. Au Moyen Age, elle était entourée d'une place où se tenait un marché à la volaille et aux fruits et légumes. Un cimetière entourait l'église, du reste séparée par un ruisseau. Pour l'anecdote, les Bruxellois ont été baptisés "keekefretters" (mangeurs de poulets) en souvenir de la bataille du duc Wenceslas et de ses hommes (en 1371) contre les bandits de grands chemins emmenés par le duc de Juliers. A l'issue d'un combat, le duc de Juliers s'empara des provisions (poulets et vin).

Des vestiges romans datant du XII^{ème} siècle ont été trouvés. Cependant, le bâtiment a été reconstruit au XIV^{ème} siècle. Il fut l'objet de nombreuses mésaventures, à commencer par la chute

Il était une fois Bruxelles

de son beffroi (en 1367 et 1714) et les bombardements, de 1579 et 1695. En 1799, il fut vendu à des industriels avant de retrouver sa vocation première. Le beffroi servit de réunion aux membres du magistrat. On y conserva aussi les archives et le sceau de la ville représentant Saint-Michel. Il disposait aussi d'une cloche annonçant les exécutions de la Grand-Place.

La chapelle fut pour sa part élevée en 1486, selon les plans de Pierre Van Roedingen. L'ensemble a connu une restauration (en 1695 et en 1952) des mains de l'architecte Rombaux. Un bas-relief du sculpteur Lacroix a été rajouté à la façade redessinée par Rombaux. A la sortie de l'église, le visiteur aperçoit une statue de Marc De Vos intitulée «La Laitière». L'œuvre originale qui date de 1867 a été détruite. Elle trônait dans le parc de Bruxelles.

De style proche du néoclassicisme, l'église de Saint-Jean et Saint-Etienne aux Minimes date du début du XVIII^{ème} siècle. Elle comporte une chapelle dédiée à Notre-Dame de Lorette, reconstruite en 1819.

L'ordre des Minimes a été fondé par saint-François de Paule (1416-1508). Il instaura un carême perpétuel. Les membres s'habillaient d'une robe noire et s'adonnaient à la contemplation et à l'étude. Les Frères s'établirent d'abord près de l'église Saint Pierre d'Anderlecht (en 1616) avant de venir à Bruxelles. Des dons permirent l'acquisition de la maison de Vésale. Une église fut ensuite bâtie en 1621 dans un quartier où grouillaient de nombreuses prostituées. Ce qui explique que l'on a ajouté, à côté de l'église, une chapelle où l'on lisait l'inscription suivante :»Que fuerunt Veneris nunc funt Virginis aedes» (Ce qui autrefois fut le temple de Vénus est devenu aujourd'hui la maison de la Vierge).

L'église des Minimes, tel qu'en l'état actuel, a été commencée en 1770 par le père Philibert Bressand. Elle fut partiellement achevée en 1715. Joseph II l'unit à la communauté d'Anderlecht en 1787. Le couvent a été converti en hôpital militaire, puis en magasin d'artillerie, en fabrique de chapeaux de paille, en manufacture de tabac, en imprimerie lithographique et, enfin, en prison de femmes. L'église actuelle est conçue selon un plan basilical. La façade comporte des colonnes corinthiennes et des pilastres. L'ensemble se veut de style néoclassique. L'église possède trois cloches datant des XVI^e et XIX^e siècle.

La chapelle érigée à côté des Minimes date de 1819. Elle a été décorée par les peintres Pierre et Jean Tasson. La tradition veut que la statue qui y trône aurait été taillée dans le bois du chêne qu'aurait planté saint Guidon à Anderlecht. C'est la seule église de Belgique à appartenir à sa fabrique.

La première pierre de la chapelle Notre-Dame de Montserrat fut posée par l'Archevêque en 1686 et consacrée l'année suivante. Sa fondation est due à Alice Baligues, une catalane, qui, sous la domination espagnole, décida de construire un lieu de culte en l'honneur de l'évêque d'Anvers. Vendue en 1799 comme bien national, elle a été convertie en habitation particulière et remplacée par l'église des Minimes. Son frontispice était composé de quatre pilastres d'ordre ionique et d'une corniche surmontée d'un fronton. Sur le maître autel, une descente de croix de Jean Van Orley. Un jardin jouxtant le bâtiment se prolongeait jusqu'à la rue aux Laines.

De 1959 à 1987, un oratoire occupa le rez-de-chaussée. Fautede soutien ecclésiastique, il dut cependant fermer ses portes. A deux pas de là, la rue de l'Abricotier est connue de tous les Bruxellois. Si l'origine de son nom demeure un mystère, son pendant flamand, «Bloempanchgang» se réfère au boudin dit «bloedpens».

La synagogue

Au lendemain de la Révolution russe de 1905, nombre de juifs arrivèrent à Bruxelles. En conséquence de quoi, une synagogue s'ouvrit au n°18 de la rue de l'Eglantier. Elle fut transformée en classes, avant d'être démolie en 1984. En 1957 déjà, la communauté juive avait rejoint le 148 de la rue des Tanneurs. Dix ans plus tard, elle déménagea rue de Stalingrad.

Inaugurée en 1878 rue de la Régence par le grand Rabbin Astruc, la synagogue de Bruxelles prenait la suite d'un bâtiment plus petit, situé rue de Bavière. Sur quinze projets, celui de l'architecte De Keyser retint l'attention.

Il était une fois Bruxelles

Afin de ne pas confondre le lieu de culte avec une église, on décida de compléter l'ensemble de style roman par des motifs byzantins. La façade et ses deux tourelles sont agrémentées d'un campanile et d'un dôme. Les vitraux ont été réalisés par le brugeois Henri Dobbelaere, le candélabre monumental est dû à la compagnie des bronzes. Quant au mobilier et au tabernacle où se sont enfermés les Tables de la Loi, ils ont été réalisés par les ébénistes de la maison Demeuter.

L'Hospice des Aveugles

L'Hospice des aveugles du boulevard du Midi fut construit de 1853 à 1855 par Jean-Pierre Cluysenaer, l'architecte des Galeries Saint-Hubert. De style éclectique et d'inspiration romane, l'hospice possède plusieurs créneaux. En reste aujourd'hui que la chapelle et une partie de la cour intérieure.

La Monnaie

Rentrée dans l'histoire grâce à la représentation de «La Muette de Portici» (une œuvre de La Feuillade) qui coïncida avec l'indépendance du pays en 1830, le Théâtre Royal de la Monnaie (T.R.M.) a été érigé sur l'emplacement de l'ancien Hôtel des Monnaies qui, lui-même, s'était substitué à un couvent des Dominicains. C'est l'italien Gio-Paolo Bombarda qui décida de la construction de l'édifice.

On doit le TRM aux architectes Tomazo et Pedro Bezzi. Érigé en 1699, il pouvait contenir 1200 places. Il fut inauguré par Maximilien-Emmanuel de Bavière. On y applaudit la célèbre danseuse bruxelloise, la Camargo, et la prima donna italienne, Anna Maria Peruzzi. En 1773, le théâtre accueillit la célèbre danseuse Sophie Arnould. De 1794 à 1799, tous les spectacles commençaient par La Marseillaise. En 1803, Bonaparte s'y rendit avec Joséphine pour applaudir le célèbre comédien Talma.

Ce premier bâtiment resta debout jusqu'en 1810. Une nouvelle salle due à l'architecte Damesme vit le jour neuf ans plus tard. L'œuvre de Grétry, «La Caravane du Caire», éternisa la salle. Cependant, le superbe édifice (dont le fronton fut complété en 1854 d'un bas-relief d'Eugène Simonis puis, l'année suivante, d'une machinerie élaborée) disparut dans les flammes. Seules échappèrent au pire les colonnades et le fronton.

Quinze mois après l'incendie, on inaugura un nouveau bâtiment de style néo-classique signé Joseph Poelaert. Des travaux entamés en 1980 ont surélevé le toit afin de permettre l'installation de salles de répétition supplémentaires ainsi qu'une machinerie plus sophistiquée. Quant au décor de l'entrée, il comporte un plafond peint par Sam Francis, un sol aux motifs géométriques de Sol Lewitt et les colonnes du très médiatique Daniel Buren.

Il serait fastidieux de nommer tous ceux qui sont imprégnés ce lieu de leur art. Ne passons toutefois pas sous silence Maurice Béjart qui, en 1987, s'exila à Lausanne à la suite d'un différend avec le directeur de l'époque, Gérard Mortier. Son successeur, l'américain Mark Morris finit par rejoindre l'anonymat après moult contestations. À noter que depuis 2000, le théâtre possède un deuxième bâtiment qui rassemble tous les lieux de répétition et bureaux administratifs dispersés jadis dans Bruxelles.

Durant les représentations de «L'Homme de la Mancha» qui eurent lieu au T.R.M., Brel fut un assidu du célèbre bistrot «La Mort Subite», situé juste derrière le théâtre de La Monnaie, comme Maurice Béjart qui y donna de nombreuses représentations et donna cours dans le cadre de son école de danse. Brel fut aussi un habitué du restaurant Aux Armes de Bruxelles.

Par ailleurs, le peintre français David s'exila dix ans au 5 de la rue Léopold, à quelques encablures de la Monnaie.

La Rue Neuve

La rue fut tracée en 1617 par le biais de Jérôme de Meester. Avant cette date, il ne faisait pas bon s'y promener, tant les odeurs pestilentielles y pullulaient à cause de dépôts d'immondices et de porcs qui y étaient abattus. Tant et si bien que le quartier fut même baptisé «Finis Terrae» (le bout du monde).

Il était une fois Bruxelles



Une petite chapelle dénommée de Venster Sterre (la fenêtre à l'étoile) y avait même été construite. Elle deviendra l'église du Finistère en 1713.

Face à cette chapelle se tenait un marché aux légumes. L'origine de la rue du Persil et aux choux n'est pas à chercher plus loin.

En 1839, la rue Neuve ne s'étendait que jusqu'à la rue de Malines. Elle était bordée d'Hôtels (de Saxe, du Rhin, de Wellington) qui fourmillaient d'Anglais venus visiter Waterloo. La construction de maisons bourgeoises (dont celles du marquis de Spinola et du comte de Furstenberg) métamorphosa la rue. La plus belle de ces maisons n'était autre que celle de l'amateur d'art Jacques van Ophem. Sa façade d'une longueur de 27 mètres avait été dessinée par son ami, le peintre Pierre-Paul Rubens. Démolie en 1908, elle fit place à l'Innovation, créée par un homme d'affaires de Cologne, Léonard Tietz. De par l'ampleur du drame, l'incendie de l'Innovation (en 1967) a fortement marqué l'histoire de Bruxelles.

Autre fleuron de la rue Neuve, le cinéma Métropole appartenait à la famille Wielemans. Enrichie par sa production de bière, elle avait souhaité ouvrir le plus grand cinéma de Bruxelles. La salle aux 2 900 places, trop peu fréquentée, disparut dans les années nonante. Elle est aujourd'hui reconvertie en un magasin de vêtements.

Le Passage du Nord (1882) s'enorgueillit encore, ces dernières années, de plusieurs magasins superbement mis en valeur par de multiples statues symbolisant le Jour et la Nuit et par trente-deux cariatides sculptées par Joseph Bertheux.

L'hôtel Métropole

Ancien siège de la C.G.E.R. construit par l'architecte Alban Chambon dans un style annonciateur de l'Art nouveau, l'hôtel fut acquis par les Wielemans-Ceuppens en 1893. Ceux-ci le transformèrent de façon radicale : deux ans plus tard, il était devenu l'hôtel le plus luxueux de l'époque. Il a accueilli de nombreuses personnalités, de Marie Curie à Jean d'Ormesson, en passant par Jacques Brel, Albert Einstein, Sacha Guitry ou André Gide.

Le théâtre flamand

Au 146 de la rue de Laeken, sur l'ancien Arsenal, le Koninklijke Vlaamse Schouwburg a été érigé à l'initiative de la ville. Celle-ci escomptait que l'architecte J. Baes de conçoive le bâtiment dans le style Renaissance flamande, tout en conservant la façade classique d'un ancien entrepôt situé à l'arrière. Inaugurée en 1887, la salle dite "à la française" fut réaménagée en 1955, consécutivement à un incendie. De Doncker et Michiels la réduisirent à deux niveaux. Une rénovation de grande envergure sera entamée prochainement.

Le palais des Académies

Elaboré par le même architecte que le parlement, cette résidence néo-classique du Prince d'Orange fut achevée en 1826 par Timan-François Suys. A la fin de l'occupation hollandaise, en 1826, il devint le siège de l'Académie royale de Belgique et fut dénommé Palais des Académies. L'institution est subdivisée en cinq académies, trois francophones et deux néerlandophones.

L'Académie royale de Belgique de langues et de littérature françaises a notamment eu comme membres Georges Simenon, Maurice Maeterlinck, Thomas Owen, Suzanne Lilar. Parmi les membres étrangers, évoquons Jean Cocteau, Colette, Julien Green, Mircéa Eliade, Françoise-Mallet-Joris, Gabriele d'Annunzio et Marguerite Yourcenar. Le lieu fait aussi la part belle aux réceptions de prestige.

Il était une fois Bruxelles

La Colonne du Congrès

Inauguré en 1850 par Léopold Ier, ce symbole patriotique qui, le 11 novembre 1922, s'est vu complété par le soldat inconnu - effectif depuis la deuxième guerre mondiale - est dû à Joseph Poelaert. Le site a ensuite accueilli des sculptures de Louis Melot, Guillaume et Joseph Geefs, Eugène Simonis et Charles Fraikin. Situé dans le quartier de Notre-Dame-aux-Neiges, la Colonne occupait le centre de la place des Panoramas (actuelle place du Congrès) dessinée par Cluysenaar, celui-là même qui allait inspirer la constitution des maisons qui entourent la place de Barricade.

Le nom du quartier est inspiré de l'îlot qui, selon les plans de 1874 de Manessier, a précédé le nouveau quartier. Le plan faisait état d'une ville en miniature, pourvue d'un théâtre (Le Cirque Royal), d'habitations et de magasins. Les noms des rues s'inspirent de la Constitution et de l'Indépendance de notre pays (place de la liberté, rue de l'Association, des Cultes...).

Le poète surréaliste Paul Nougé, né rue du Congrès en 1895, habitera au 16 rue de l'enseignement. Le Palais des Congrès se situe au Coudenberg 3. Il s'inscrit dans l'ensemble architectural du Mont des Arts.

Le Cirque Royal

Construit en 1878 à l'initiative du bourgmestre Jules Anspach, le Cirque Royal vivra de riches heures jusqu'en 1951, date à laquelle il fermera ses portes pour rouvrir, trois ans plus tard, grâce à l'échevin des propriétés communales, Paul van den Boeynants. En 1978, il sera menacé par les promoteurs immobiliers, mais sauvé par le courage et la passion d'Elisabeth t'Kindt, alors chargée des relations publiques au T.R.M..E. t'Kindt mena une politique de spectacles ambitieuse. En 1999, elle se retira au profit de la Communauté française.

Il faut se souvenir que les promoteurs immobiliers avaient déjà obtenu gain de cause pour la disparition du quartier, fort ancien et miséreux, de Notre-Dame-aux-Neiges dit "quartier des dentellières". Ainsi, près de trois cent maisons disparurent-elles de même qu'une chapelle datant de 1621. Issues de la révolution de 1830, les nouvelles rues se feront le symbole (rue du Progrès, du Parlement, du Gouvernement provisoire etc.) de cet événement majeur.

Parmi les événements marquant du cirque, retenons la venue de la plus célèbre des féministes, Louise Michel, du musicien Eugène Isaye, de Maurice Chevalier, de Joséphine Baker, des vedettes de la scène et de l'écran venues de l'Europe entière dans le cadre de la "Nuit Electrique" (de Jean Marais à Fernandel, en passant par Brigitte Bardot et Martine Carol). Côté music-hall, Dalida, Sacha Distel, Luis Mariano, Juliette Gréco et Bourvil tinrent le haut de l'affiche. Selon sa vocation, le Cirque Royal accueillit de nombreux spectacles de cirque à commencer par le cirque de Moscou et son célèbre clown, Popov.

De 1967 à 1976, le lieu accueillera certains spectacles de l'Opéra National sous la direction de Maurice Huisman. Le chorégraphe, Maurice Béjart, y créa la version dansée de la Neuvième Symphonie de Beethoven. .

Le Palais des Beaux-Arts

Inauguré en 1928 par Albert Ier, ce lieu culturel totalise pas moins de quarante salles pour 12 000 m² de cimaises. Dessiné par Victor Horta sur une superficie de près d'un hectare, le bâtiment de trois étages a été construit autour d'une grande salle centrale (la Salle Henry Le Boeuf) pouvant accueillir 2 200 personnes. Le Palais des Beaux-Arts compte également une salle de musique de chambre, un Studio, une rotonde, une salle du Conseil, un Petit Théâtre et un Musée du Cinéma.

La différence de niveau entre la rue Royale et la rue Ravenstein suscita de grandes difficultés techniques. Un hommage y a été rendu au créateur de l'Art nouveau lors d'un Europalia. A cette occasion, les lieux ont été restaurés. Aujourd'hui, une asbl gère le bâtiment qu'habitent encore la

Il était une fois Bruxelles



Société Philharmonique de Bruxelles et le Rideau de Bruxelles. Il peut accueillir sept mille personnes simultanément.

Le quartier des Arts

Délimité par la cathédrale Saint-Michel, les boulevards du Régent et Waterloo, la place Louise, la place Poelaert et le Palais de Justice, ce quartier regroupe la quintessence des édifices culturels et religieux de la ville. Les Musées Royaux d'art et d'histoire, le Musée instrumental, le Musée du Cinéma, le Musée de la Dynastie, les églises Saint-Jean, Notre-Dame de la Chapelle et du Sablon, Saint-Michel, Saint-Jacques sur Coudenberg, la Bibliothèque Royale, le Conservatoire Royal de Musique, les Archives du Royaume, le Palais des Académies en font partie. Sans oublier le Théâtre Royal du Parc, le Palais Royal, le Parlement et plusieurs ministères et ambassades.

Non loin de là, on découvre le Mont des Arts souhaité par Léopold II, en réponse au Mont de Justice (Galvenberg, lieu du Palais de Justice où, jadis, s'érigait une potence) et au Mont du Bon Dieu (l'église Saint Jacques sur Coudenberg). En signe d'hommage, Léopold III y établit le siège d'une grande bibliothèque nationale portant le nom de son père Albert Ier.

C'est à la suite d'un concours d'architecture remporté par Jules Ghobert, Maurice Houyoux et Roland Delers qu'un chantier gigantesque fut lancé pour le réaménagement appelé à regrouper la Bibliothèque royale, les Musées Royaux des Beaux-Arts, les Archives Générales du Royaume, le Cabinet des Estampes et des Médailles. Les jardins furent créés par René Pechère. Il les dessina en fonction de nombreuses volées d'escaliers au centre desquelles trône une statue d'Albert Ier. Les travaux commencèrent en 1938 pour ne s'achever ... qu'en 1969 !

Ces travaux pharaoniques entraînent la démolition du prestigieux Hôtel de Nassau dont il ne reste aujourd'hui que la chapelle, englobée dans les murs de la bibliothèque. Demeure, dès 1744, du gouverneur général des Pays-Bas, Charles de Lorraine, l'édifice avait été édifié par Guillaume de Duvendoerde en 1346 Malgré deux incendies (1624 et 1701) et les modifications du gouverneur, l'Hôtel de Nassau était resté conforme à son allure du XVe siècle.

Le souverain possédait de nombreuses collections ce qui explique que sa demeure fut modifiée pour pouvoir les protéger. Elle contenait notamment un cabinet d'histoire naturelle, de physique, une collection numismatique, une imprimerie et une chambre des automates. A sa mort, Joseph II vendit l'essentiel de ses collections. Une partie fut cependant sauvée par les révolutionnaires français. Le plafond de la chapelle construite en 1760 porte la griffe du peintre Norbert Heilbroeck. En 1797, elle abrita l'Ecole centrale puis la Communauté protestante.

Sujet à de nombreux conflits, l'aménagement du quartier devait encore compter avec le musée d'Art Moderne. Ce musée passa de l'Hôtel Nassau à l'hôtel Altenloh, situé place Royale. Ce sont finalement les architectes Roger Bastin et Léo Beeck qui furent choisis. Ils décidèrent de maintenir les façades de l'hôtel néoclassique Altenloh et de le restaurer. Le musée, inauguré en 1984, offre désormais aux regards des œuvres réparties sur près de 15 000 m². La verrière du sous-sol a beaucoup fait parler d'elle.

Le Palais des Congrès de Bruxelles (Coudenberg 3) fait lui aussi partie de l'ensemble architectural du Mont des Arts. Conçu par J. Ghobert et l'architecte-paysagiste R. Pechère, il a été inauguré en 1958. Pour l'Exposition universelle. Il comporte plusieurs auditoriums, salles de réunions et halls d'exposition. Il prête notamment son espace au Salon du Livre et à des congrès.

En 1959, Paul Delvaux réalisa, dans le hall de l'entrée principale, la fresque murale intitulée «Le Paradis Terrestre» (41 x 4,20 m). Un an plus tard, René Magritte exécuta à son tour une fresque (12 m sur 5) baptisée «Les Barricades Mystérieuses». Plusieurs restaurations ont déjà eu lieu.

L'Albertine

La bibliothèque Albert Ier du Mont des Arts inclut également le Musée de l'Imprimerie, le Musée du livre ainsi que les Archives et le Musée de la littérature.

Il était une fois Bruxelles

Au nombre de cinq cent mille en 1909, les ouvrages de l'institution s'élevaient à quatre millions en 1991. En 1577, la bibliothèque bruxelloise comptait près de six cent manuscrits de la collection de Charles-Quint. C'est en 1837 qu'une bibliothèque royale sera officiellement créée. Un an plus tard, elle s'enrichira des soixante-quatre mille volumes de la collection de Charles Van Hulsem. De nombreux autres dons compléteront encore les collections. En 1845, la fondation de l'Université Libre de Bruxelles amèna déjà près de quatre mille étudiants sur les lieux.

Créé en 1972 sur le même site, le Musée de l'imprimerie possède trois cent machines, parmi lesquelles celles de Félicien Rops et de Max Elskamps. Cependant, leur nombre important et leur entretien posent de sérieux problèmes financiers et d'intendance. Chargé de promouvoir la littérature française et d'en conserver le patrimoine, le Musée de la littérature a, quant à lui; été fondé en 1958 par le grammairien Joseph Hanse.

Enfin, le Musée du livre a pour mission de retracer l'histoire de son sujet en Occident et ce, via l'exposition de ses manuscrits et ouvrages précieux . Les cabinets comportent les legs de Mme Solvay et du comte de Launoit. Il regorge également des souvenirs de Max Elskamp, d'Henry Van de Velde, de Michel de Ghelderode et d'Emile Verhaeren.

Le Conservatoire de Musique

Le Conservatoire du 30 rue de la Régence fut construit (entre 1872 et 1877) par l'architecte Cluysenaer dans les styles néoclassique et néo-renaissance. Il se situait jadis dans l'hôtel de Tour et Tassis, aujourd'hui démoli. Le bâtiment est conçu en trois ailes disposées autour d'une cour donnant sur la rue. Plusieurs instruments de musique et allégories décorent colonnes et fenêtres. On y trouve encore les bureaux du Concours international Reine Elisabeth.

La Cathédrale Saint-Michel et Gudule

Première paroisse de Bruxelles, Saint Michel remonte probablement au VIII^e siècle. Saint-Jacques sur Coudenberg, Saint-Nicolas et Saint-Géry en seront dépendantes par la bulle d'Alexandre III, éditée en 1174. La même année, on entamera la construction de l'église de la Chapelle, pleinement consacrée en 1210. C'est en 1047 que le comte de Louvain, Lambert II Baldéric, transféra les reliques de Sainte Gudule (morte en 712 dans son château de Ham), de la chapelle Saint-Géry à l'église Saint-Michel (cet apport consacra Saint-Michel en tant que collégiale).

La légende veut que lorsqu'on ouvrit son cercueil pour s'assurer de son contenu lors de son arrivée dans la chapelle, une obscurité profonde se fit, causant la terreur de l'assistance dont celle de Charles de France. Pour conjurer le sort, trois jours de jeûne et de prière furent décrétés. Ses reliques furent dispersées en 1579 par les iconoclastes.

Aujourd'hui, seuls demeurent quelques vestiges de l'église romane initiale dont une grande partie disparut lors d'un incendie en 1072. Il s'en suivit le remplacement progressif du style roman par le gothique, à commencer par le chœur du XIII^e siècle, la nef, les bas-côtés et les chapelles du siècle suivant. Les escaliers monumentaux ne furent construits qu'au XVIII^e siècle. Leur reconstruction bénéficia de l'aide de plusieurs ducs de Brabant en échange d'indulgences. Elle fut érigée en Collégiale jusqu'en 1961, date à laquelle elle acquit le rang de cathédrale. On y a célébré le mariage du prince Philippe et de Mathilde d'Udekem d'Acoz en 1999.

Les Bruxellois vénéraient en sainte Gudule la victoire de la lumière sur les ténèbres et en Saint-Michel le fait d'avoir terrassé le démon. L'ésotérisme est fort présent dans ce lieu. Un exemple ? Les signes du zodiaque derrière le maître-autel.

La présence du saint Sacrement dans la chapelle nord de la cathédrale s'explique par les visions d'une hostie lumineuse, vision à laquelle aurait assisté, en 1436, un tisserand nommé Jean. Déclaré

Il était une fois Bruxelles

miraculeux par le chapitre qui comprenait un trésorier, un bâtonnier, un inspecteur des écoles et un maître de chant, l'hostie fut vénéré par Charles le Téméraire.

En 1540, Saint-Michel et Gudule sera orné de vitraux de Bernard Van Orley. Elle contenait notamment une cave à vin qui causera des jalousies à un point tel que les chanoines devront intervenir auprès de Charles-Quint. Le bâtiment échappera aux bombardements du maréchal de Villeroy en 1695. Restaurée dans le style rococo par l'architecte Dewez en 1770, la cathédrale accueillera, en 1803, le premier consul Bonaparte et son épouse Joséphine après que les iconoclastes français aient saccagé une partie du patrimoine ecclésiastique.

Roger Van der Weyden, dont l'atelier se situait Montagne de la Cour, repose dans la cathédrale. On ne sait cependant qu'une chose : il repose dans un collatéral, quant à savoir lequel.... Baudelaire vanta les vitraux tandis que Nerval la compara à une femme agenouillée au bord de la mer. Rodin n'hésitera pas à la comparer à la perfection de la Joconde.

Pour l'anecdote, il faut savoir que les chaises d'église étaient inexistantes au Moyen-Age. Le sol était jonché de paille, de verdure ou de fleurs, selon les circonstances. Le Christ en croix n'est représenté que depuis le VIème siècle.

La place des Martyrs

Elaborée en 1775 par Claude Fisco, contrôleur général des travaux de Bruxelles, la place des Martyrs, à l'origine place Saint-Michel, est de forme carrée. On lui reconnaît deux bâtiments se faisant face, ornés de huit colonnes doriques et d'un fronton triangulaire. D'autres maisons à colonnes doriques les encadrent.

Rebaptisée place de la Blanchisserie sous l'occupation française, elle sera arborée pour lutter contre l'humidité du sol. On l'agrémentera en outre d'une fosse susceptible d'accueillir les restes des morts de la révolution de 1830. Les noms de ces défunts seront gravés sur un monument aux morts commandé au sculpteur Guillaume Geefs. Ce monument fut inauguré en 1838.

Le côté sud de la place rend hommage à Frédéric de Mérode, ce courageux combattant de 1830. L'œuvre est due au sculpteur Paul Dubois. Le côté nord symbolise les troupes à l'assaut du parc royal. A l'est, la scène illustre le doyen de la Collégiale des saint Michel et Gudule bénissant les tombeaux. Quant à l'ouest, il représente le symbole de la Belgique couronnant ses fondateurs de lauriers. La déesse Patrie surmonte l'ensemble, tandis qu'à la base un lion symbolise la liberté.

Les gratte-ciel

Centre névralgique de la Belgique, Bruxelles (le Pentagone en particulier) comporte une multitude de tours qui, pour la plupart, ont poussé dans les années soixante. La mode poussait, il est vrai, à imiter New-York, mais selon l'adage "pour être branché, faisons table rase des témoins du passé et construisons des tours". Le premier building date de 1957. Il culmine à la porte de Schaerbeek où il abrite les bureaux de la Prévoyance sociale.

Dans les années 60-70, Bruxelles subit l'émergence de nouveaux monstres : les immeubles-tours Westbury, Madou, Hilton et du Midi (Tour des Pensions)...

Le quartier Saint-Géry

Construite en 1881 dans le style néo-Renaissance, l'église Saint-Géry fut démolie en 1798, après avoir servi de dépôt à un marchand de tapis d'origine turque. Les anciennes halles aux viandes (22 x 42 m) ont été restaurées en 1987-1989 afin de s'ouvrir à des restaurants et des commerces. Le contraste frappe toujours autant entre la structure métallique soutenue par de fines colonnes et le soubassement en pierre.

Le succès n'ayant pas été à la hauteur des attentes, le quartier fut la cible de plusieurs projets. Le public, par exemple, manqua cruellement à l'appel. Au centre de la place du même nom coulait jadis

Il était une fois Bruxelles



une fontaine ornée de deux têtes de lion. Cette fontaine donne un côté festif à l'ensemble. Qu'il est loin le temps où l'îlot Saint Géry était relié à Bruxelles par les ponts de la Carpe, du Miroir et des Teinturiers...

La rue Saint Christophe comportait, elle, trois moulins (Slijpmolen, Papiermolen et Driesmolen). Non loin de là, le Jardin aux Fleurs (Bloemenhof) accueillait les arbalétriers. En 1471, s'installeront, dans le même quartier, les Frères de la Vie commune. Ils fourniront un enseignement à Erasme et Breughel. Ils publieront également l'un des premiers ouvrages imprimés à Bruxelles. En 1588, l'ordre sera dissout et remplacé, jusqu'en 1796, par celui des Riches-Claires.

Au début du XXe siècle, le quartier Saint-Géry tenait en "La Cour de Bruxelles" une auberge de renom qui comptait parmi ses membres un certain Karl Marx, domicilié alors à Bruxelles.

Le Meiboom

Privilège accordé par le duc de Brabant Jean III aux membres de la Société Royale des Compagnons de Saint-Laurent, la plantation d'un arbre de mai (planté le 9 août) n'a cependant pas la même saveur que jadis. Le quartier d'origine a, en effet, quasiment disparu lors des travaux de la jonction Nord-Midi. Les seuls vestiges se trouvent dans le bas des rues des Sables, Saint-Laurent et du Marais. La cérémonie donne lieu à des réjouissances et danses populaires.

Manneken-Pis

Fleuron pittoresque de Bruxelles, la statue qui paraît toujours plus petite qu'on ne le croit, a été réalisée en 1619 par Jérôme Duquesnoy. A l'origine, la statue devait être pourvue d'un pilier et de deux cuvettes. C'est finalement un piédestal et une niche en pierre bleue qui lui furent préférés en 1770.

Pas moins de dix légendes se sont emparées du "petit Julien" situé au croisement de la rue de l'Etuve et de la rue du Chêne. La plus probable d'entre elles représente un petit garçon espiègle, le "petit Julien", qui remplace une sculpture du XVe siècle. Certaines chroniques nous narrent son existence en 1452. Elle était dénommée "Julaensken borre" (fontaine du petit Julien) ou "Manneken-Pist". La statue ne prendra son nom définitif qu'en 1668.

Enlevée de son socle par souci de protection en 1695 et en 1745, la statue fut aussi volée par un repris de justice, Jean Lucas. C'était en 1817. Cet événement donna lieu à la fabrication d'une copie.

En 1890, de grandes fêtes poussèrent la statue à uriner du vin et de la bière pendant deux jours. Célébré par moult poètes, Manneken-Pis eut même droit à l'hommage de Maurice Chevalier par le biais d'une chanson et d'un costume de scène. Dixit Baudelaire, le "pisseur" symbolisait à merveille la grossièreté des mœurs bruxelloises.

Malgré ses critiques, l'auteur des "Fleurs du mal" ne manquait pas d'acheter du pain d'épices à la Maison Dandoy (rue au beurre 31), fondée en 1858.

La Foire du Midi

De la Grand-Place, la Foire a été transférée au boulevard du Midi en 1880. Là, à la frontière anderlechtoise, elle ravit des milliers d'amateurs de sensations fortes ou des gourmands venus déguster des beignets aux pommes ou de la barbe à papa ! Cet événement d'été donne lieu à l'élection d'une reine des Forains, Esméralda. Cette dernière représentait ses pairs dans différentes manifestations.

Les marchés

Il fut un temps où le contesté marché aux chevaux de la place de la duchesse de Brabant (à Molenbeek) se tenait au Sablon. Depuis, c'est à Anderlecht qu'il a émigré. C'est au "Pieremet" que la

Il était une fois Bruxelles



gendarmerie vient choisir ses chevaux. Le dimanche matin, le marché aux oiseaux égale toujours la Grand'Place. Ajoutons-y, le marché européen des traditions de Noël où, chaque année, les marchands en provenance du monde entier se donnent rendez-vous.

L'Ommegang

C'est en 1931, pour fêter son 550ème anniversaire, que le Grand Serment Royal des Arbalétriers de Saint Georges créa l'Ommegang (omme "autour" et gaen "aller"). La Société Royale de l'Ommegang, organisatrice de l'événement, était née trois ans plus tôt. Le Grand Serment Royal et Noble des Arbalétriers de Notre-Dame du Sablon trouverait son origine en 1213, lorsque des arbalétriers bruxellois soutinrent des fêtards attaqués par des Flamands dans une auberge.

En guise de remerciement, le duc de Brabant regroupa les arbalétriers sous la forme d'un Serment pourvu de privilèges. Les arbalétriers héritèrent ensuite d'un terrain au Sablon. Y fut érigé une chapelle qui, en 1346, reçut une statue de Notre-Dame en provenance d'Anvers.

L'Ommegang proprement dit est lié à l'histoire de Béatrice Soetkens. En 1348, elle entendit une voix lui priant de ramener, en la chapelle de la future église du Sablon, la statue miraculeuse de la Vierge. La fête des premiers jeudi de juillet remonte au 2 juin 1549, date de la fête donnée par le Magistrat de Bruxelles en l'honneur de Charles Quint. L'empereur, accompagné de ses sœurs Eléonore de France et Marie de Hongrie, était effectivement passé présenter son fils Philippe II.

A Bruxelles, plusieurs processions furent instaurées puis supprimées. Parce qu'elles donnaient à voir des personnages rebutants. Souvent suspendues pour cause des guerres, comme en 40-45, les festivités de l'Ommegang l'avaient aussi été par l'Ancien Régime. Il fut toutefois réorganisé pour célébrer le mariage de Napoléon et Marie-Louise.

Riches en folklore, Bruxelles célèbre allègrement ses traditions, parmi lesquelles la fête du Vismet, la "Marollekermis" des rues Montserrat et des Prêtres, les Fêtes de Bruegel de la Porte de Hal, les Fêtes de l'îlot Sacré, les Fêtes des Pèlerins de Saint-Jacques ainsi que la Kermesse brabançonne.

Toone

C'est à la suite de la fermeture des théâtres par Philippe II que naquirent les marionnettes de bois ou "poechenelles". Elles remplaçaient les acteurs, contraints de ne plus pouvoir s'exprimer en public. C'est ainsi que plusieurs théâtres de marionnettes virent le jour dans la clandestinité. Leur répertoire était largement susceptible d'alimenter la révolte contre l'occupant espagnol.

Maître incontesté du genre, José Géal maintient la tradition de cet art populaire dans son estaminet (anciennement "Risquons tout") de l'impasse Schuddeveld. Depuis 1966, "Toone" (VIIème du nom) présente des pièces librement adaptées des Corneille ou autre Molière. Les pièces sont interprétées en flamand, français, anglais et allemand mâtinés de bruxellois. La demeure a été construite en 1696, 12 mois après le bombardement de Bruxelles.

Plusieurs artistes ont contribué au succès de ce lieu, entre autre Afrien Reper à qui l'on doit "Woltje", la poupée vedette de Toone VII. Composées de bois, de tissu et de carton, les marionnettes de Toone peuvent être réalisées à la commande pour un prix s'échelonnant entre 15 000 et 30 000 francs. La maison de Toone possède un musée et une bibliothèque.

Le Sablon

Le quartier du Sablon se constitua suite à la construction d'une chapelle par la Guilde des Arbalétriers. La chapelle bénéficia des terres cédées par les religieuses de l'Hôpital Saint-Jean. Les religieuses n'émirent qu'une condition à ce "du" : la construction d'une église et un cimetière ! Si le chœur fut élevé en 1435, sa grande nef ne fut achevée qu'en 1500. Plusieurs chapelles lui furent

Il était une fois Bruxelles



ensuite adjointes : l'une d'elles fut réservée au caveau familial des Tour und Taxis. L'église surplombe la tombe du poète français Jean-Jacques Rousseau, décédé en 1741.

Nombre de pèlerins y vénèrent la vierge miraculeuse ramenée par Béatrice Soetkens. Un marché aux chevaux allait s'y tenir, de 1320 à 1754. En 1470, une rue reliera l'église au palais du Coudenberg. En 1530, Marguerite d'Autriche instaura une procession en juillet. Plusieurs grandes familles, à commencer par les Tour und Taxis, s'établirent dans le quartier qui, aujourd'hui, est le centre nerveux des amateurs d'art et d'antiquités. La fontaine du Grand Sablon, œuvre de J. Bergé, date de 1751. Elle fut offerte par Lord Bruce.

Le bourgmestre Charles Buls fit de sa création, la place du Sablon, un panthéon à la gloire des acteurs de la vie bruxelloise d'antan. La ville de Bruxelles confia son aménagement à Henri Beyaert. Le Petit Sablon a été inauguré en 1890. Au fond du square, s'élève le monument aux comtes d'Egmont et de Hornes. Naguère, cet édifice se situait sur la Grand-Place. L'œuvre est due à Charles Fraikin. La décapitation des comtes sur la Grand-Place a inspiré une tragédie à Goethe et une musique de scène à Beethoven.

L'œuvre est entourée de statues rendant hommage aux personnages de la Renaissance belge que le bourgmestre affectionnait : Guillaume le Taciturne, Louis Van Bodeghem, Corneille de Vriendt, Gérard Mercator, Bernard van Orley, Abraham Ortelius, Philippe de Marnix de Sainte Aldegonde et Jean de Locquenghien. Tous ont contribué à la grande histoire de Bruxelles. La cohérence stylistique eut pour maître d'œuvre le peintre symboliste Xavier Mellery.

C'est à dessein que le bourgmestre a situé le Panthéon au Petit Sablon. N'est-il pas situé près de l'ancien hôtel de Culembourg où, au XVIème siècle, se réunissaient les seigneurs en rébellion contre Philippe II ? Le bâtiment fut rasé par le duc d'Albe. Une caserne de grenadiers le remplaça.

Autour du jardin du Petit Sablon, Charles Buls a fait ajouter 48 statues de bronze. Elles rendent hommage aux métiers bruxellois. Le grand Jef Lambeaux a réalisé celle du géographe Ortelius, du blanchisseur et du chaudronnier. Charlier, Fabry, Hambresin, Comeyn, Cattier, Desenfans et van de Kerkhove apportèrent aussi leur concours à ces bronzes.

L'écrivain Suzanne Lilar (1901-1992), mère de Françoise Mallet-Joris, a été domiciliée, non loin de là, au 9 de la rue des Sablons. Elle se voulait l'apôtre du cérémonial érotique et de l'amour-passion dans le couple. La maison d'à côté a accueilli le futur Léon XIII, de 1843 à 1846. Au Petit Sablon, le restaurant "Au Duc d'Arenberg", anciennement "Le Roy d'Espagne", fut le lieu de réunions de la revue Thyse. Jean Cocteau y vint à plusieurs reprises.

Paul Claudel vint pour sa part prier tous les matins à l'église du Sablon. Il vouait, il est vrai, une admiration particulière au crucifix du Choeur. Rue de la Régence, à gauche du Musée d'Art ancien, un médaillon lui rend hommage. Exilé, Voltaire a également fréquenté le Sablon et son église. A la différence de son compatriote, il fut expulsé du lieu saint pour irrévérence. Le poète d'origine française Jean-Baptiste Rousseau repose dans le transept droit.

A quelques pas de là, un jardin de sculptures est contigu aux Musées Royaux des Beaux Arts. Agrémenté de bans, il totalise quatre sculptures ayant la femme pour modèle : "La Rivière" d'A. Maillol, la "Baigneuse" d'E. Greco, la "Grande Niké" de B. Heiliger et "L'Offrande" de D. Ledel.

Il y a encore vingt ans, le Sablon faisait partie des Marolles et nul antiquaire n'y sévissait.

La Grand-Place

Avant d'être pavée (au XIVE siècle), la Grand-Place n'était qu'un marécage entouré de terre sablonneuse. Au XIIIème siècle, quelques travaux permirent d'y accueillir un marché. Lorsque les corporations bruxelloises se révoltent contre les échevins centralisant tout le pouvoir au sein des familles puissantes, les dites corporations décideront de construire leurs maisons autour de l'hôtel de ville, histoire de bien marquer leur nouvelle influence. Les charpentiers, par exemple, s'installent au Pot d'Etain, les bateliers au Cornet.

Il était une fois Bruxelles



Une légende veut que l'architecte de l'Hôtel de Ville, Jacques Van Thienen, se soit suicidé en constatant que la tour n'était pas au milieu de l'édifice ! En réalité, la construction de la tour se rattache à un édifice antérieur, l'aile gauche du bâtiment remontant à 1402, celle de droite à 1444. La tour a été bâtie en 1449. Par ailleurs, son auteur est décédé à près de 90 ans. L'histoire a également retenu les collaborations des architectes Jean Bornoy et Jean van Ruysbroek. Un détail encore : la construction de l'Hôtel de Ville s'échelonna sur ... 52 années !

Œuvre de Martin Van Rode, la statue de Saint Michel se trouva une première fois au sommet de l'Hôtel de Ville, à une hauteur de 90 mètres, en 1454. Elle fut présentée en 1603 aux archiducs Albert et Isabelle. D'une grandeur de cinq mètres, la statue a subi une restauration complète en 1998. L'original pose désormais dans un musée. De nombreuses statues ornent encore la façade, comme celles de Saint Michel, Saint Géry et Saint Georges. Elles ont récemment été restaurées.

A l'origine, on relevait plusieurs bâtiments en bois. On y substitua des constructions plus solides, notamment lorsqu'on remplaça le beffroi par une nouvelle tour, imaginée par Jean Van Ruysbroek. Les maisons dites Le Pignon, La Taupe, La Chaloupe d'Or, L'Arbre et L'Olivier datent de cette époque. Démolie en 1512 après trois cent ans de bons et loyaux services, la Halle au pain fut reconstruite par Henri Van Pede, Dominique de Wagemaker, Rombaud Van Mansdale et Mathieu Keldermans le Jeune. Elle fut détruite en 1873, puis rebâtie par Jamaer. Elle est mieux connue sous l'appellation de Maison du Roi. Pourquoi ce nom ? Parce que jadis on y rendait justice.

Aujourd'hui, la maison intègre le musée de la ville de Bruxelles et ce grâce au legs (26 tableaux de 1878) de l'Anglais Jhon Waterloo Wilson. Musée historique inauguré en 1887 à l'initiative du bourgmestre Charles Buls, il présente de nombreuses pièces et documents : les costumes de Manneken Pis, des tapisseries, des porcelaines et documents iconographiques. Sa gestion a été confiée à une association privée priée de valoriser ce patrimoine.

Le côté occidental de la place remonte au lendemain du bombardement de 1695; le côté Nord est toujours en bois. On assista ensuite à l'érection de La Couronne et de L'Etoile, tandis qu'on renouvelait Les Ducs de Brabant, L'Ange, La Chaloupe d'Or, Le Cygne et L'Arbre d'Or. Un nouveau bâtiment administratif fut élevé en 1710 dans la cour intérieure de l'Hôtel de Ville. Il ne fut achevé que dix ans plus tard. En 1715, la cour s'offrit deux fontaines dessinées par François Anneessens. Elles symbolisent l'Escaut et la Meuse.

Plusieurs maisons furent pour ainsi dire laissées à l'abandon suite à la Révolution française. Des particuliers peu scrupuleux purent de la sorte les acquérir. Du coup, la Ville restaura la tour de l'Hôtel de Ville en enrichissant sa façade de 152 statues. On démolit aussi le pignon à gradins de la façade principale, tandis que la Maison de l'Etoile fut sacrifiée à l'élargissement de la rue de l'Hôtel de Ville ... avant d'être reconstruite sur une colonnade en 1897.

Victor Hugo résida au n° 27 après avoir résidé à l'hôtel de la Porte verte, place des Barricades (de 1851 à 1852). Il y partageait un appartement avec son fils Charles. Hugo et Cocteau dédicaceront un poème à la célèbre Grand Place. C'est à l'éditeur bruxellois Lacroix que Hugo confiera "Les Misérables". Non loin de là, au 10 Galerie de la Reine (Galeries Saint-Hubert), Victor Hugo donna même des conférences au Cercle Philosophique et Littéraire.

L'Hôtel de Ville demeure toujours le siège des édiles communaux. Il a subi une rénovation extérieure, achevée en 1999.

Les Passages

Construites entre 1846 et 1847 par Jean-Pierre Cluysenaar, les Galeries Royales Saint-Hubert se composent des galeries de la Reine, du Roi et du Prince. Elles sont longues de deux cents treize mètres, larges de huit mètres et hautes de dix-huit mètres. L'ensemble, dominé par une splendide verrière, est cerné par les rues Marché aux herbes, des Bouchers et de la Montagne. Une restauration a été entamée pour fêter son cent cinquantième anniversaire.

Il était une fois Bruxelles

C'est galerie de la Reine, à la Taverne du Passage, que les écrivains Jan Greshoff, Eddy du Perron et Marcel Lecomte rédigèrent une partie de leur œuvre. Galerie du Roi, au Théâtre Royal des Galeries, Offenbach a composé l'essentiel d'Orphée aux Enfers. C'est aussi là que fut si souvent interprété "Le Mariage de Mademoiselle Beulemans".

Locataire de l'hôtel du Grand Miroir, situé rue de la Montagne, Baudelaire fut aussi un habitué des Galeries Saint Hubert. On l'y retrouva même ivre mort, un soir de 1865. Non loin de là, 2 rue au Beurre, Gérard Nerval connaîtra les premiers signes de la folie. A l'instar de Verlaine et Rimbaud, Gérard de Nerval fréquenta la Maison des Brasseurs, devenue entre-temps le musée de la Brasserie.

Descendu, en 1873, à l'Hôtel "A la ville de Courtrai" (1 rue des Brasseurs - voir plaque commémorative), Rimbaud et Verlaine finiront par s'y disputer violemment. Le conflit mènera à la Maison des Brasseurs où Verlaine tira à deux reprises sur son comparse. Suite à cet incident, Verlaine sera incarcéré à l'Amigo, une prison transformée depuis en hôtel de luxe.

Rimbaud reviendra à Bruxelles afin de remettre son manuscrit d'Une Saison en Enfer à l'imprimeur Jacques Proot. L'ouvrage croupira longtemps dans les caves du n°37 de la rue aux Choux avant qu'un bibliophile ne le découvre.

A un jet de pierre de là, la Galerie Bortier est, elle aussi, signée par Cluysenaar. Pierre Bortier lui demanda en effet en 1847 de couvrir les marchés. La Galerie Bortier, longue de 65 mètres, offrit de surcroît un passage entre les autres marchés, parmi lesquels celui de la Madeleine. Il n'en reste que la façade de la rue Duquesnoy et la rue de la Madeleine où resplendit son ancienne devanture baroque. Le marché de la Madeleine (1847-1848) a depuis longtemps disparu pour laisser la place à une salle de spectacle d'abord, à une salle réservée aux salons commerciaux ensuite.

La Galerie Bortier se peupla rapidement de différents magasins au nombre desquels, la librairie de Jean-Baptiste Moens (en 1848), spécialisé dans les vignettes postales et les timbres. Sa réputation fut telle qu'il attira les plus grandes personnalités européennes (les Rothschild, etc.).

On construisit d'autres passages. La Galerie du Commerce (1871) ou "Galerie Hirsch" reliait la rue Neuve à la rue d'Argent et la Place des Martyrs, et le passage du Nord (1881) la rue Neuve au boulevard Adolphe Max. Deux passages ont disparus : celui des Postes (6 et 8 Bd Anspach) et la Galerie du Parlement.

Dès l'entame du XXème siècle, les passages ont fait place aux grands magasins et complexes commerciaux. L'aboutissement en est City II qui, en 1999, a été rehaussé d'une verrière.

La Place Royale

L'incendie de 1731 qui détruisit la Cour de Bruxelles mena à la création d'un champ d'exercice pour la garde. Un champ mué en place après que les Etats de Brabant aient décidé d'ériger une statue de Charles de Lorraine. La place des Batailles était idéalement située (en face du nouveau palais de Charles de Lorraine, en haut de la Montagne de la Cour). Siège du pouvoir, la place devait être protégée du reste de la ville. On conçut donc des écrins de verdure et des portiques. Seuls la rue Royale et la rue de la Montagne s'y jetaient.

Aux alentours, plusieurs terrains à bâtir furent mis en vente à la condition sine qua non de respecter la symétrie ambiante et la qualité de l'aménagement. Parmi les premiers propriétaires, on compte Philippe de Proft. Il entendait y établir un hôtel de luxe en lieu et place de l'actuel hôtel Bellevue. Il abrite aujourd'hui la Cour des comptes. Un passage, dit des Colonnes, que l'on doit au Français Guimard fut aménagé vers le quartier du Sablon. Il fut démoli en 1827 lors du premier tronçon de la rue de la Régence. Il semble que la place ait été construite d'après des plans de l'architecte français Barré, aidé par l'ingénieur Fisco.

De récents travaux ont mis en évidence la majesté de l'ancien palais, qui hôte d'expositions temporaires comme celle consacrée à la Tchèque dans le cadre d'Europalia 1998.

L'église Saint-Jacques remonte à 1100, époque qui vit s'échafauder une première chapelle. Ce n'est qu'en 1618 qu'elle fut assimilée à une église. Celle-ci fut partiellement endommagée par l'incendie de 1731. Un nouvel édifice vit le jour entre 1776 et 1785, d'après les plans de Nicolas Barré et Barnabé

Il était une fois Bruxelles

Guimard. Le portique et son campanile sont dus à Louis Montoyer. En 1843, l'église fut agrémentée de nefs latérales. Un nouveau campanile suivit en 1849, des œuvres de Tilman-François Suys.

Le numéro 7 de la place Royale, qui héberge la Cour d'arbitrage, n'est autre qu'un immeuble néoclassique Louis XVI. Il fut construit en 1776-1777, à l'initiative de l'abbaye de Coudenberg. L'architecte Janlet l'agrandit en 1864 : il fut ensuite transformé en hôtel, avant de devenir la propriété de l'Etat en 1924. L'intérieur possède encore des plafonds en stuc et un jardin d'hiver néo-Renaissance.

Les Hôtels Beyaert et Spoelberch

A l'angle de la rue Montagne aux Herbes Potagères (rue Fossé aux Loups 46), le bâtiment construit par Beyaert pour la Caisse Générale d'Epargne et de Retraite fut inauguré en 1893. De nouvelles extensions furent orchestrées par Alban Chambon qui mélangea harmonieusement les styles Louis XVI, Renaissance italienne et Empire. La façade en pierre d'Euville arbore sept travées. Trois d'entre elles disposent de balcons, d'encadrements moulurés, de baies à colonnettes et de frontons. L'entrée monumentale est rehaussée de fenêtres et de ferronneries. L'ensemble a été rénové en 1990.

Œuvre de J. Culot en 1865, l'ancien hôtel Spoelberch du boulevard du Régent 41 est, depuis 1920, la résidence de l'ambassadeur de France. La façade s'enorgueillit d'un imposant balcon en pierre bleue. Le décor de la résidence qui, chaque année, attire la foule lors des Journées du Patrimoine, possède un décor d'inspiration Louis XVI. Son jardin a subi une métamorphose née du talent de René Pechère.

La maison de la Francité

Cet "hôtel de maître" au 18 de la rue Joseph II est classé depuis 1993 et sur pied depuis le XIXe siècle dans le style éclectique et néoclassique. Il a subi des transformations en 1894 et ce, sous la baguette de Govaerts. Cet architecte remplaça le balcon du premier étage par une logette. L'intérieur mêle l'éclectisme et l'Art Nouveau dans un décor à base de marbre rose et blanc, de mosaïques et de vitraux colorés. Le plafond du rez-de-chaussée est décoré d'une allégorie peinte par Privat Livemont. Le propriétaire de la Maison de la Francité n'est autre que la Commission communautaire française. La Maison de la Francité œuvre essentiellement pour la défense de la langue française.

La rue aux laines

En face du Petit Sablon, un palais du XVIe siècle est entouré d'un parc accessible au public. Propriété du Ministère des Affaires étrangères, ce palais de la rue aux Laines abrite aujourd'hui des hôtes de marque. Dans la même rue, plusieurs demeures méritent qu'on s'y arrête.

Citons, au passage, l'Hôtel de Mérode-Westerloo, entre la rue aux Laines et la Place Poelaert. L'hôtel seigneurial de René de Brederode devint ensuite propriété du comte de Mansfeld, puis du duc de Bournonville. Ce dernier fit raser sa demeure pour la remplacer, en 1618, par une bâtisse de style Louis XIII. Elle devint la propriété de la famille de Mérode en 1770. Elle se distingua dans les défenses des pauvres en fondant en 1850 l'école des Saints-Louis et Agathe, rue Montserrat, dans les Marolles. Lors de l'occupation hollandaise, le prince Frédéric de Mérode devint un héros en restant auprès des Marolliens qui, en 1830, mirent en fuite près de 16 000 Hollandais.

Mettons en exergue l'ensemble des vingt-six maisons dues au duc d'Arenberg entre 1902 et 1905. Vingt et une d'entre elles furent construites par Guillaume Low. La construction du Palais de justice scinda la rue en deux, un morceau se rattachant au Sablon, un autre aux Marolles. De style Louis XV, l'hôtel de Lannoy date, quant à lui, de 1762.

Il était une fois Bruxelles



Le quartier Saint-François

Espace occupé majoritairement par la communauté gay, le quartier (rue Marché au Charbon et alentours) a une longue histoire. Le nom "rue Marché au Charbon" l'évoque à suffisance : c'est là que se vendait le charbon en provenance de la Forêt de Soignes. De forme octogonale, l'église Notre-Dame du Bon secours a été bâtie selon les plans de Jean Cortvrindt, dès 1664. Achevée vingt ans plus tard, elle a été réalisée dans le style Renaissance flamande.

Abîmée par le bombardement de Bruxelles, Notre-Dame du Bon secours fut restaurée en 1699 d'abord, et dans le style baroque ensuite, entre 1847 et 1849. Plusieurs œuvres de qualité ornent l'église. Ainsi, la statue Notre-Dame de Bon Secours, découverte en 1625 par un cordonnier et à laquelle on attribua des guérisons miraculeuses. A signaler également, la statue de Notre-Dame-au-Rouge datant du XVe siècle, la chaire de vérité ou un tableau du XVIIe siècle consacré à la Vierge consolatrice des affligés.

Tant de célébrités ont décidé d'y résider. Le poète William Cliff (né en 1946), par exemple. On lui doit un recueil intitulé "Marcher au Charbon". Il y évoque ses visites au célèbre café du coin, "Het Rijk der zinnen" (L'empire des sens).

Le chapelier Elvis Pompilio est un habitué du quartier. Il y habite et y a son atelier. Au n°77 de la rue Marché au Charbon, sont nés les précurseurs de la science-fiction, J. Henri (1856-1940) et S. J. Boex (1859-1948), plus connus sous les pseudonymes de Rosny Aîné et Rosny Jeune. Ce dernier est l'auteur de "La Guerre du Feu", un grand succès cinématographique.

Non loin de là, la rue du Midi. Au n°94 bis, l'écrivain J.K. Huysmans (1848-1907) reçut ses amis Emile Verhaeren, Camille Lemonnier et Félicien Rops. On lui doit "Marthe", le roman d'une jeune fille décrivant les milieux de la prostitution. La rue du Midi, c'est aussi le siège de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles.

L'académie des Beaux-Arts

Installée dans l'ancien couvent des Bogards, l'Académie a été fondée en 1711. Elle occupait une salle de l'hôtel de ville avant de rejoindre les anciens Palais Granvelle et de l'Industrie. Désaffecté en 1796, l'ancien couvent fut ensuite transformé en prison, en écuries, en entrepôt de tabac ... avant d'accueillir la maternité de l'administration des Hospices. Suite à une partie de sa démolition (consécutive au percement de la rue du Midi en 1844), l'architecte H.L.F. Partoes lui ajouta un pavillon néoclassique. L'architecte communal P.V. Jamaer le compléta d'une nouvelle aile, propre à accueillir l'Académie.

Des illustres élèves ? Avec les peintres Delvaux, Magritte, Evenepoel, Combaz, Khnopff, Van Gogh, Van Rysselberghe, Ensor et Baugniet, l'Académie n'en manque pas...

L'enseignement

Construite en 1875 au 110 du boulevard Lemonnier par l'architecte Hendrickx selon les principes de l'enseignement laïc, la Haute Ecole Ferrer (qui abrite le département pédagogique Charles Buls-Demot) est ordonnée autour d'un préau à galerie, agrémentée de cours de récréation, d'une salle de gymnastique et classes aérées dans le plus pur style classique. D'autres écoles de la ville suivront le même type d'aménagement. Mais elles se différencieront en adoptant les style néo-Renaissance et Art nouveau. Sous la même égide, l'Institut Cooremans situé place Anneessens 11 accueille certains cours du soir. Enfin, l'Ecole Charles Buls, construite entre 1849 et 1850, porte la griffe de Poelaert.

L'Ecole du Jardin aux fleurs (ancienne école communale n°17), héritière du principe de l'Ecole modèle

Il était une fois Bruxelles

laïc, remonte aux années 1878-1883. Elle a été construite dans le style éclectique, exception faite d'une façade en pierre bleue et blanche néo-Renaissance italienne.

L'Institut des Arts et Métiers (boulevard de l'Abattoir 50) regroupe dix institutions d'enseignement technique et professionnel. Sa création remonte à 1913, même si son inauguration eut partiellement lieu en 1933. La façade Art Déco d'Alexis Dumont est embellie de plusieurs pilastres caractéristiques. Une deuxième aile fut ajoutée en 1985.

Ne passons pas à côté du Lycée Dachsbeck (ancienne école communale n°10), rue de Rollebeek 22. On doit ce style éclectique et néo-Renaissance à l'architecte A. Samyn. Il en est de même de l'Institut Diderot (rue des Capucins 58) qui abrita l'ancienne école normale Emile André, le plus ancien établissement scolaire de Bruxelles. De style Art Nouveau, elle remonte à 1910. Elle possède une décoration raffinée, composée de sgraffites de Privat Livemont et un bel ensemble de ferronnerie.

Bâtie sur l'ancien couvent des Minimes (rue des Minimes même) qui, entre-temps, devint une prison pour femmes, l'Athénée Catteau est l'œuvre de F. Malfait (1927-1932). Poelaert avait prévu un grand escalier reliant la rue des Minimes à la place qui porte son nom.

Edifiée en 1896 dans le style classique de l'époque éclectique, l'école Baron Louis Steens possède une statue du sculpteur De Heen. Elle représente Philippe de Marnix de Sainte Aldégonde.

La piscine de Bruxelles

Les premiers bains publics bruxellois ont Wynand Janssens pour initiateur. Ils datent de 1854. Démolies en 1945, ils seront remplacés par ceux de la rue du Chevreuil. Créée par l'architecte Maurice Van Nieuwenhuyze, cette première piscine publique fut inaugurée en 1954. En raison de l'étroitesse du terrain, elle a pour caractéristique de superposer deux bassins, respectivement situés au premier et au quatrième étage.

Outre des locaux administratifs, des vestiaires, une salle de gymnastique, une cafétéria et des douches, la piscine comptait aussi des baignoires pour la population dépourvue de sanitaire à domicile.

Le parc de Bruxelles

Dans le prolongement de la place royale, on envisagea un parc public, aménagé sur l'ancienne Warande. Il date du XIII^e siècle et a été dessiné par Barnabé Guimard et Joachim Zinner. Jadis vallonné et rocailleux, l'espace de verdure accueillait biches, sangliers et un vignoble. En 1776, l'impératrice Marie-Thérèse ordonna la création du parc de Bruxelles. Il faudra attendre 1849 pour qu'il soit grillagé, ce qui fut rendu possible grâce à une souscription nationale.

Plusieurs symboles maçonniques et statues (dont celle de Pierre le Grand) agrémentent le parc. Le prince Demidoff est l'initiateur de cet hommage, conçu en 1854. Lucrèce, Alexandre le Grand et Cléopâtre ont également leur sosie de pierre. Un kiosque, conçu par J. Cluysenaer en 1841, équipe encore le parc.

Le théâtre commandé par les frères Bultos date de 1872. Organisateurs de spectacles, ils ont fait confiance à l'architecte Montoyer. Ils y ajouteront le Waux-Hall, s'inspirant de ce qui existait un à Londres. Commandé à l'architecte van der Straeten, il sera complété toutefois d'échoppes où libraires et joailliers contribuaient à l'animation.

L'écrivain Charlotte Brontë arpenta souvent le Parc. Elle fut un jour éblouie par un concert. Elle fit aussi état d'une messe à l'église du Coudenberg, après laquelle elle se balada de la rue de Louvain jusqu'au cimetière de Saint-Josse où elle admira la tranquillité et le côté champêtre !

Le parc inspira aussi Rimbaud. Un an avant sa rupture d'avec Verlaine, il composa "Boulevard du Régent et Almée", une évocation de la rue Ducale. Locataire du 51 rue Ducale, Lord Byron (1788-1824) fuyait son épouse qui, excédée par ses frasques, l'avait accusé d'inceste avec sa demi-sœur. L'auteur fréquenta assidûment le Théâtre Royal du Parc.

Il était une fois Bruxelles



Le Waux-Hall

Le terme trouve son origine dans le terme anglais "Falk's Hall" ou "château du faucon", associé au comte britannique de Beaupré, l'animal faisant partie de son blason. Bien qu'organisé en plusieurs endroits du pays, ce bal en plein air possédait une réplique dans le parc de Bruxelles.

Le site a reçu la visite du futur tsar Paul Ier, de Napoléon et Joséphine de Beauharnais. Il connaîtra son apogée en 1848 avec la présence de Léopold Ier et de la reine Victoria, venus assister à la représentation de la Grande Harmonie. Durant la Première guerre mondiale, les locaux seront transformés en casino, puis détruits lors du second conflit mondial.

Le palais royal

Le Palais royal qui fait face au parc a été érigé en 1827 par Tilman François Suys, à la demande de Guillaume Ier. Par dégoût du faste, ce dernier voulait relier les hôtels du ministre plénipotentiaire d'Autriche, Louis de Belgiojoso, et du général baron de Bender, situés sur l'actuelle place des Palais et datant de 1785.

Non loin de là, Philippe de Proft, marchand de vin, succomba aux plans de Guimard. C'est ainsi que naquit le luxueux hôtel Bellevue, situé entre la place des Palais, la rue et la place Royale. Racheté en 1904 par l'Etat, il fut englobé par le Palais royal. Depuis 1978, il fait partie des Musées Royaux d'Art et d'Histoire. Honoré de Balzac et d'Eugène Fromentin y résidèrent.

A proximité, la Taverne du Globe (5 place Royale) ouvrit régulièrement ses portes à Baudelaire, également client de celle du Prince de Galles (jadis située au coin des magasins Old England). Elle abrite depuis 1978 des collections d'objets et de mobilier des XVIIIe et XIXe siècles.

En 1905, Léopold II fit démolir l'ancienne façade du palais qu'il estimait trop sévère. L'architecte Henri Maquet s'enquit du nouveau projet qui mena à l'élargissement de la place située à son entrée. La galerie d'art du palais, réalisée par Ballat, ne fit elle que s'enrichir d'œuvres de qualité. Un exemple parmi cent : un tableau monumental du peintre anversois Henri Leys et représentant la fondation de l'Ordre de la Toison d'Or.

Des tableaux de Tavernier, Boulanger, Clays et De Keyser complètent une collection de plus de cinq œuvres acquises par Léopold Ier. Léopold II accrut la collection d'objets exotiques : des instruments de musique indienne, un papyrus du règne de Ramsès IX, une tête de momie de la XVIIIe dynastie...

De même que les hôtels de Bender et Belgiojoso, l'hôtel de Walckiers fut érigé par l'abbaye de Coudenberg, au coin de la place des Palais et de la rue Ducale. Son maître d'œuvre ? Louis Montoyer, guidé par les plans de Guimard. En 1852, l'hôtel de Walckiers devint propriété de l'Etat qui y abrita la Liste Civile.

Le Square Jean Jacobs

Ce que les Marolliens appellent communément le "Kattenhof" en raison de ceux qui, en 1860, auraient fui vers la rue des Chats à Uccle, évoque aussi l'orfèvre bruxellois, ayant fait fortune à Bologne, où il y fonda un collège. Le square Jean Jacobs, c'est aussi un très bel immeuble formant le coin du boulevard de Waterloo et une place qui rappelle les armoiries du fondateur d'une part, l'écusson de la corporation des orfèvres de Bruxelles d'autre part.

La place comporte plusieurs maisons bourgeoises "libre esthétique" dit "macaroni". Les maisons des n°7 et 9 se caractérisent par des pignons et fourmillent de détails architecturaux Art nouveau. Le square possède en son centre le Mémorial du Naufrage du premier navire école belge de Smet de Nayer. Charles Samuel le mit sur pied en 1912. Il renforce le style Art Nouveau du reste de la place.

Il était une fois Bruxelles



Le mont de piété

L'institution dite "Chez Ma Tante" (21 rue Saint Ghislain) fut créée en 1618, à l'initiative de l'archiduchesse Isabelle. Des rénovations ont été initiées en 1999. Du Mont de Piété, on retiendra le jardin et une maison de style XVIIIe siècle qui abrita son directeur.

Un premier Mont de Piété s'ouvrit rue du Lombard en 1618. Il fut démoli en 1847, lors du percement de la rue du Midi.

La raison sociale du Mont de Piété ? Permettre à toute personne confrontée à des difficultés financières de déposer un bien contre 70 % de sa valeur marchande, tout en disposant de 30 ans pour le récupérer.

L'innovation

Le 22 mai 1967, un incendie se déclencha à l'Innovation de la rue Neuve. En l'espace de quelques minutes, près de deux mille personnes furent cernées par les flammes. Trois cent vingt-cinq d'entre elles devaient disparaître à jamais dans ce temple dessiné par Horta. Le maître de l'Art Nouveau n'avait pas suffisamment étudié la sécurité du lieu, la verrière centrale du bâtiment faisant office de cheminée.

Le chocolat belge

Plaque tournante du chocolat, Bruxelles regroupait en 1846 près de 14 % des chocolatiers du pays. D'origine suisse, Jean Neuhaus s'installa à Bruxelles vers 1850. Il ouvrit une pharmacie dans la Galerie de la Reine, pharmacie où il vendait autant de gommes pectorales que de confiseries. Son fils Frédéric préféra ne se consacrer qu'aux confiseries. Le fils de ce dernier, Jean, inventera le concept de praline, son épouse lançant elle l'idée de les emballer dans un "ballotin". Depuis, la concurrence s'est considérablement développée au niveau mondial. L'idée fédérale de protéger le chocolat belge en créant un label de qualité n'a pas d'autre origine.

Elle aussi partie intégrante à l'image de Bruxelles, la firme Côte d'Or résida longtemps à la rue Bara, près de la Gare du Midi. Si elle démenagea à Hal, ce n'est qu'en raison de l'ancienneté et de l'exiguïté de ses locaux. En 1998, la poste quittera à son tour le quartier de la Gare pour des installations ultra-moderne à Anderlecht. Côte d'Or fut, hélas, vendu au groupe suisse Jacobs-Suchard, puis au cigarettier Philippe Morris, en 1990.

La Bellone

La Maison du Spectacle-La Bellonne date de 1697. Elle anime le 46 rue de Flandres On doit le bâtiment à l'architecte et sculpteur Jean Cosyn. Classé, il a été sauvé de la destruction en 1913 grâce à l'intervention de Charles Buls. Il a, depuis, été transformé en musée, bibliothèque et centre de documentation sur le spectacle grâce au peintre et décorateur Serge Creuz (1924-1995).

La demeure patricienne mêlant styles classique et baroque accueille en été un festival renommé. Composée de pilastres d'ordre ionique, sa façade se termine par un fronton triangulaire. On peut y admirer une allégorie du temps et de l'espace. Les baies des fenêtres sont séparées par des médaillons représentant les empereurs Hadrien, Trajan, Antonin et Marc-Aurèle. Un panneau sculpté au-dessus de la porte représente la victoire de Zenta (1697), tandis qu'un trophée symbolise Bellone, la déesse de la guerre.

Le concert Noble

Naguère siège de la vie aristocratique bruxellois, l'immeuble composé de plusieurs salles de fête appartient aujourd'hui aux assurances ABB. Fondée en 1785 par l'archiduc Albert de Saxe-Teschen, la

Il était une fois Bruxelles



société du concert noble eut ensuite les honneurs de Léopold II. Ce qui lui permit de s'agrandir grâce à la collaboration de l'architecte Beyaert. Soirées mondaines et manifestations culturelles s'y sont de nombreuses fois organisées.

Les musées

Les anciens magasins de textile Waucquez, l'une des six boutiques Horta, font la part belle au Centre Belge de la Bande dessinée. Le bâtiment en pierres blanches et bleues rythmées par sept travées date de 1906. En 1912-1913, l'architecte C. Veraart ajouta deux mezzanines. Classé en 1975, le lieu a été rénové dans les années quatre-vingt par les architectes Frateur, de Salle et Van Assche. Il ouvrit ses portes en 1989. On y admire un parcours présentant l'histoire de la BD en Belgique de 1929 à nos jours, l'atelier de E. P. Jacobs (Blake et Mortimer) et d'autres thématiques, présentées dans le cadre d'expositions.

Contigu au Palais des Beaux-Arts, le Musée du cinéma retrace l'histoire du cinématographe et présente des cycles thématiques hebdomadaires. On projette là des films muets accompagnés au piano. L'institution contribue à la conservation des œuvres. Le manque de moyens oblige cependant ses responsables à renouveler des miracles pour échapper à la fermeture. La restauration des films anciens semble enfin avoir été prise en compte par la Région.

Lieu d'accueil annuel de la Biennale de la dentelle, le Musée du costume et de la dentelle présente des pièces du XVIIe au XXe siècle. Il envahit deux maisons bourgeoises du XVIIIe siècle situées à proximité de la Grand-Place. Des expositions ont lieu chaque année. Songeons, en guise d'exemple, à celles consacrées à l'histoire de l'éventail et de la robe de mariée.

Chargé de retracer l'histoire de la famille royale, le Musée de la Dynastie consacre une salle à chaque souverain. La dernière d'entre elles est dévolue au roi Baudouin. On y trouve des objets personnels, un bureau et quelques photos familiales.

Moins passionnant mais non moins intéressant, le Musée des égouts de la Porte de Hal recense plusieurs documents sur Bruxelles, du Moyen Age à nos jours. Il illustre le travail des égoûtiers. Les amateurs sont d'ailleurs invités à descendre dans le collecteur situé sous la chaussée de Mons.

Comme il se doit, la ville possède, Porte de Hal en l'occurrence, un Musée du folklore. Il propose des collections ayant trait aux jouets, aux théâtres de marionnettes, aux traditions populaires et aux guildes.

Complément idéal du Musée du folklore, le Musée du jouet de la rue de l'Association possède vingt-cinq mille jouets, parmi lesquels certains datent de ...1850 !. La Commission Communautaire française en est propriétaire depuis 1998.

Le Musée juif de Belgique met régulièrement sur pied des expositions, notamment sur des jeunes artistes ou sur le thème de la Shoah. Il rejoindra sous peu les anciens locaux du Musée instrumental au Petit Sablon..

Le Musée instrumental du Conservatoire Royal de Musique passe pour être l'un des plus riches du monde avec 4 500 instruments dont 150 exemplaires uniques. Parmi ses trésors, la basse de viole du facteur Gaspard Duiffoprugear qui a appartenu à François Ier, les prototypes de l'inventeur du saxophone, Adolphe Sax, ou encore le Componium de Nicaulos Winkel !

Le Musée numismatique de la Banque nationale (rue du Bois Sauvage 9) propose des pièces et billets remontant parfois à la Préhistoire. De style éclectique, mélangeant le classicisme et la Renaissance italienne, l'hôtel du gouverneur de la Banque nationale s'avère le seul vestige d'un ensemble de bâtiments construits entre 1860 et 1878 par H. Beyaert et W. Janssens.

Le 32 du boulevard Pachéco cache le Musée de la Monnaie Royale de Belgique où l'on a la possibilité de visiter les frappes de Belgique des origines à nos jours. La Poste possède également un musée au grand Sablon. Il retrace l'histoire des postes belges et expose les timbres belges depuis 1849. Une annexe présente les télécommunications, de la télégraphie à aujourd'hui.

Il était une fois Bruxelles

Regroupé sous le vocable de Musées Royaux des Beaux-Arts, le Musée d'Art ancien et le musée d'Art moderne sont les musées les plus importants de la ville. Le bâtiment du Musée d'Art Ancien fut construit en 1876 par l'architecte Balat (par ailleurs concepteur des Serres de Laeken), en lieu et place de l'Hôtel d'Argenteau où, en 1870, séjourna la mère de la reine Victoria, la duchesse de Kent.

Il se caractérise par quatre colonnes corinthiennes en granit d'Ecosse soutenant un portique. Quatre allégories sont offertes aux yeux des visiteurs. Elles illustrent la peinture (E. Mellot), la sculpture (G. Geefs, Th. Vinçotte, Ch. Vanderstappen et P. de Vigne), l'architecture (L. Samain) et enfin la musique (G. De Groot). Le Musée est riche d'œuvres du XVe au XVIIe siècle. L'écrivain Marguerite Yourcenar y admira les œuvres de Rembrandt et Rubens.

Quant au Musée d'art moderne, il donne à voir des œuvres du XIXe et XXe siècle. Pointons, ici, une collection exceptionnelle de tableaux de René Magritte. Lors de l'ouverture, son architecture classique défraya la chronique, de par la volonté d'y créer un puits de lumière ultramoderne donnant sur la rue et parcourant plusieurs étages.

Bruxelles possède encore un musée retraçant son histoire. Situé dans la "Maison du Roi" à la Grand-Place, il est consacré à tous les aspects de la vie bruxelloise et ce de tout temps (costumes, arts plastiques...). Une visite ne pourra faire l'impasse sur l'Hôtel de Ville. La vue sur la ville est tout bonnement imprenable!

Signalons, pour clôturer ce chapitre, le Musée archéologique de la Bourse (rue de la Bourse), œuvre de l'architecte J.-P. Jourdain. Il n'a qu'une vocation : encadrer les vestiges de l'église du couvent des Frères Mineurs, église érigée au XIIIe siècle. C'est là que fut mise au jour la tombe du duc Jean Ier de Brabant et de Lotharingie. On doit sa disparition à la Révolution française qui mit à mal les établissements religieux.

Les personnalités

L'histoire de Bruxelles regorge de gens courageux. François Anneessens (1660-1719) est de ceux-là. Il a donné son nom à une place bien connue du centre-ville pour avoir participé aux émeutes des Métiers en 1719. Ne fut-il condamné à mort la même année ? Charles de Brouckère (1796 - 1860), lui, fut plusieurs fois ministre, bourgmestre de Bruxelles durant douze ans (1848 à 1860), professeur d'économie à l'U.L.B. et directeur de la Banque de Belgique. Il a donné son nom à la principale place du centre-ville.

Bourgmestre de 1879 à 1899, Charles Buls (1837 - 1914) mena une politique de prestige visant à mettre les bâtiments de la ville en valeur. Il fut à l'origine de la restauration des façades des maisons de la Grand-Place, une restauration autorisée par les fonds récoltés auprès des propriétaires de la ville. Bourgmestre lui aussi, Adolphe Max (1869 - 1939) fut tour à tour avocat, journaliste et critique d'art et l'un des pères du Palais des Beaux-arts et de l'Exposition de 1935. Il fut membre de l'Académie royale de Belgique et de l'Institut de France.

Augustin Daniel Belliard (1769-1832) fut lieutenant-colonel des cuirassiers de Bonaparte. Il exerça les fonctions d'ambassadeur sous Louis-Philippe. La Belgique lui est reconnaissante d'avoir été le conseiller de Léopold Ier lors de la constitution de la Belgique.

Dans le domaine artistique, Maurice Béjart (1927) figure au panthéon bruxellois, même s'il exerce maintenant ses talents à Lausanne. Fils du philosophe Gaston Berger, ce danseur et chorégraphe se fit connaître en 1959 lors de la création du "Sacre du printemps". A l'arrivée de Maurice Huisman à la direction du Théâtre Royal de la Monnaie, il lança les "Ballets du XXe siècle" qui le rendirent célèbre. Converti à l'islam, il rejoint Lausanne ("Béjart Ballet Lausanne") en 1987 suite aux problèmes financiers du TRM et du manque de moyens pour poursuivre ses créations.

Bruxelles a eu la chance d'avoir en ses murs Pierre Bruegel (1530 - 1569) dit "le rustique", "le drôle", "l'ancien", puis "le vieux". Bruegel vécut au 132 rue Haute. Marié à l'église de la Chapelle, il a donné naissance à deux enfants devenus peintres à leur tour : Pierre dit "le jeune" ou "l'Enfer" et Jan dit "de velours". Le premier se caractérisera par ses scènes villageoises, le second par ses tableaux de fin du

Il était une fois Bruxelles

monde et le dernier par la fraîcheur de ses coloris. Les parents Bruegel sont enterrés dans l'église où ils se sont mariés. Leur mausolée était surmonté d'un Rubens intitulé "Le Christ remettant les clés du paradis à Saint Pierre", aujourd'hui vendu et remplacé par une copie. L'original est aux cimaises d'un musée berlinois.

Peintre officiel de Marguerite d'Autriche et de Marie de Hongrie, Bernard Van Orley (1488 - 1541) a introduit la Renaissance italienne dans la peinture des Pays-Bas. Il a également réalisé des tapisseries et des vitraux. Il habita près de l'ancienne église Saint-Géry. Il alla jusqu'à faire construire un pont sur la Senne pour rendre son atelier plus accessible.

Créateur de Manneken Pis et de plusieurs œuvres pour les souverains des Pays-Bas, Jérôme le Vieux (1570 - 1641) a donné naissance à deux fils. François, à qui l'on doit un saint André pour la Basilique Saint Pierre de Rome. Jérôme le jeune est moins connu.

Dans le domaine de l'architecture, Bruxelles n'est pas en reste avec Gilles Lambert Godecharle (1750 - 1835) qui, après un séjour dans l'atelier de Laurent Delvaux et des études dans plusieurs villes d'Europe, réalisera le fronton du Parlement, du palais de Laeken, la décoration du Belvédère et les statues du chœur de l'église Saint-Jacques sur Coudenberg.

Restaurateur de la Porte de Hal, Henri Beyaert (1823 - 1894) s'inspirera du style gothique. On lui doit notamment "La Maison des chats" qui date de 1874.

Au rayon des musiciens, citons Toot Thielemans (1922), de son vrai nom, Jean Thielemans. Ce musicien de jazz que son harmonica rendit célèbre travailla avec Ella Fitzgerald, Oscar Peterson et Quincy Jones. On lui doit aussi des participations à des musiques de films comme "Midnight Express" ou "Jean de Florette".

Auteur de "La Brabançonne", François Van Campenhout (1779 - 1848) a également interprété des rôles d'Opéra sur plusieurs scènes européennes. Son œuvre majeure fut jouée pour la première fois le 12 septembre 1830, lors de la réouverture de La Monnaie. Les paroles ont été écrites par le poète français Alexandre-Hippolyte Dechez dit Jenneval (1801-1830).

Dans le secteur médical, Jules Bordet (1870 - 1961) découvrit le bacille de la coqueluche après sept ans passés à l'Institut Pasteur, à Paris. Il reçut le Prix Nobel en 1919. Un institut spécialisé dans le traitement du cancer porte aujourd'hui son nom.

Conservateur des Musées Royaux d'Art et d'Histoire, l'égyptologue Jean Capart (1877 - 1947) doit sa célébrité à l'ouverture du tombeau de Tout-Ankh-Amon en compagnie de la reine Elisabeth de Belgique, en 1924. Elle fut à l'origine de la Fondation égyptologique de Belgique qu'il présida.

Everard 't Serclaes (13... - 1388) a pour titre de gloire d'avoir libéré la ville du joug de Louis de Maele, comte de Flandres, alors en conflit de succession avec la duchesse Jeanne de Brabant.

Les Bourgmestres de Bruxelles

- N.-J. Rouppe (1830-1838)
- G. Van Volxem (1840-1841)
- F. J. Wijns de Raucourt (1841-1848)
- Ch. De Brouckère (1848-1850)
- A. Fontainas (1860-1863)
- J. Anspach (1863-1879)
- F. Vandestraeten (1879-1881)
- Ch. Buls (1881-1899)
- E. Demot (1899-1909)
- A. Max (1909-1939)
- F. Van De Meulebroeck (1939-1956)
- L. Cooremans (1956-1975)

Il était une fois Bruxelles



- P. Van Halteren (1975-1983)
- H. Brouhon (1983-1993)
- M. Demaret (1993-1994)
- F. Thielemans (1994-1995)
- F.-X. de Donnea (1995-2000)
- F. Thielemans (2000-...)

Il était une fois Bruxelles



Table des matières

Introduction.....	1
Les enceintes.....	1
L'occupation étrangère.....	2
Indépendance et modernité.....	3
Le Palais de Justice.....	3
La jonction Nord-Midi.....	3
Les Marolles.....	4
La maison du peuple.....	5
Les ordres religieux.....	5
Le quartier des écrivains.....	5
L'hôpital Saint-Pierre.....	6
L'institut Bordet.....	6
La cité Hellemans.....	6
Le Vieux Marché.....	6
Le folklore.....	7
Le Béguinage.....	7
La Rue de la Loi.....	7
Le Parlement.....	7
Le Palais Provincial.....	8
Le Palais d'Egmont.....	8
La maison Schott.....	9
Les trois prisons.....	9
Le Palais des Vins.....	9
Les maisons « Old England ».....	9
Les archives de Bruxelles.....	9
Le métro.....	10
Les hôtels particuliers.....	10
L'hôtel Ravenstein.....	10
Notre-Dame de la Chapelle.....	10
Les autres édifices religieux.....	11
La synagogue.....	12
L'Hospice des Aveugles.....	13
La Monnaie.....	13
La Rue Neuve.....	13
L'hôtel Métropole.....	14
Le théâtre flamand.....	14
Le palais des Académies.....	14
La Colonne du Congrès.....	15
Le Cirque Royal.....	15
Le Palais des Beaux-Arts.....	15
Le quartier des Arts.....	16
L'Albertine.....	16
Le Conservatoire de Musique.....	17
La Cathédrale Saint-Michel et Gudule.....	17
La place des Martyrs.....	18
Les gratte-ciel.....	18
Le quartier Saint-Géry.....	18
Le Meiboom.....	19

Il était une fois Bruxelles

Manneken-Pis.....	19
La Foire du Midi.....	19
Les marchés.....	19
L’Ommegang.....	20
Toone.....	20
Le Sablon	20
La Grand-Place.....	21
Les Passages.....	22
La Place Royale	23
Les Hôtels Beyaert et Spoelberch.....	24
La maison de la Francité	24
La rue aux laines	24
Le quartier Saint-François.....	25
L’académie des Beaux-Arts.....	25
L’enseignement.....	25
La piscine de Bruxelles.....	26
Le parc de Bruxelles	26
Le Waux-Hall	27
Le palais royal.....	27
Le Square Jean Jacobs.....	27
Le mont de piété	28
L’innovation	28
Le chocolat belge	28
La Bellone.....	28
Le concert Noble	28
Les musées.....	29
Les personnalités.....	30
Les Bourgmestres de Bruxelles	31
Table des matières	33

 http://www.adisc.be/bruxelles/Est/Bruxelles/Bruxelles_1_/bruxelles_1_.html